UQAC
Université du Québec
à Chicoutimi

Norgris
***suivi de* Approche wittgensteinienne du personnage dans un univers fictionnel hors norme**

par Julie-Anne Bégin

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI, L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE MAÎTRISE ÈS ARTS (M.A.)

Québec, Canada

© Julie-Anne Bégin, 2026

RÉSUMÉ

Ce mémoire se déploie en deux volets complémentaires, création et recherche, qui examinent la manière dont les littératures de l'imaginaire permettent d'interroger nos normes sociales à travers des univers fictionnels décalés. Bien que la fantasy, la science-fiction ou le fantastique proposent des mondes dépaysants, ils restent profondément ancrés dans le réel. S'inscrivant dans cette perspective, le projet de création présenté cherche à produire un effet de renversement plutôt que de simple évasion. Les premiers chapitres du roman explorent la façon dont le langage et les codes génériques contribuent à façonner les normes, en particulier par la construction des personnages. Plutôt que d'abolir les archétypes associés à la fantasy, le travail consiste à les transformer, notamment en subvertissant la charge normative des mots et les trajectoires narratives attendues. Les personnages de Létale, Sina, Leda et Wilfride incarnent ainsi des figures qui, tout en reprenant certains traits typiques, s'en distancient pour révéler de nouvelles possibilités de représentation.

La seconde partie, consacrée à la recherche, approfondit ces enjeux en théorisant le fonctionnement d'un « univers hors norme », c'est-à-dire un monde où les pratiques, les relations et les façons de penser provoquent une défamiliarisation. En s'appuyant principalement sur Wittgenstein, le mémoire analyse les modalités de la représentation d'un monde hors norme par l'entremise des concepts de jeu de langage et de forme de vie. Le premier chapitre présente ces fondements conceptuels, éclairés par les travaux de Sabine Plaud. Le deuxième chapitre applique cette grille théorique aux chapitres présentés dans la partie création, en identifiant trois jeux de langage transformés et en montrant ce que ces variations dévoilent du monde fictionnel. Pour ce faire, l'analyse convoque également Barthes, Hamon et Bromberger. Enfin, le troisième chapitre propose, à partir de ces observations, une réflexion sur la conception de l'être humain implicite dans cet univers, en mobilisant les notions d'état de nature (Hobbes), de rapports de place (Flahault), de précarité (Butler) et de vision morale (Laugier). L'ensemble de la démarche vise ainsi à montrer comment la création fictionnelle et la théorie wittgensteinienne peuvent conjointement éclairer les mécanismes par lesquels un monde à part se manifeste au sein d'un texte littéraire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ ii
TABLE DES MATIÈRES iii
REMERCIEMENTS iv
INTRODUCTION 1
CRÉATION 6
NORGRIS 6
VOLET THÉORIQUE 71
APPROCHE WITTGENSTEINIENNE DU PERSONNAGE DANS UN MONDE FICTIONNEL HORS NORME 71
CHAPITRE 1 72
BALISES THÉORIQUES 72
1.1 JEU DE LANGAGE 72
1.2 FORME DE VIE 76
CHAPITRE 2 79
TRANSFORMATION DE TROIS JEUX DE LANGAGE 79
2.1 JEU DE LANGAGE DE L'HABILLEMENT 83
2.2 JEU DE LANGAGE DE LA DÉNOMINATION 90
2.3 JEU DE LANGAGE DE LA PERCEPTION 94
2.4 DES JEUX DE LANGAGE À LA FORME DE VIE 101
CHAPITRE 3 106
UNE CONCEPTION DE L'ÊTRE HUMAIN 106
3.3 L'HUMAIN N'EST PAS DIGNE DE CONFIANCE 109
3.4 L'HUMAIN EST VULNÉRABLE 112
3.5 L'HUMAIN N'OBÉIT PAS À UNE MORALE ABSOLUE 115
CONCLUSION 122
RÉFÉRENCES THÉORIQUES 129

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier l'ensemble de mes professeurs au baccalauréat, qui m'ont tous, à leur façon, menée là où je suis. Je remercie particulièrement mes co-directeurs, Anne Martine Parent et Nicolas Xanthos, pour leur écoute attentive, leurs conseils et leur patience. Vous m'avez aidée à mettre de l'ordre dans le désordre de mon projet.

Merci aussi à mon grand-papa Simon, qui a été l'un des premiers à remarquer mon amour des mots et qui a su nourrir ma curiosité.

La rédaction d'un mémoire est un processus ardu et laborieux, et le soutien de ma famille a été indispensable pour sa réalisation : mes sœurs, mon frère, mes beaux-parents (et leurs chats) m'ont accompagnée tout au long de mon parcours, bien souvent sans en avoir conscience.

Merci aux autres étudiants à la maîtrise avec qui j'ai pu partager mon projet alors qu'il n'était encore qu'à l'état d'ébauche. Vous écouter discuter de vos propres projets m'a plus motivée que je ne l'aurais cru.

INTRODUCTION

Les littératures de l'imaginaire (qui englobent la science-fiction, le fantastique et la fantasy, lesquels se subdivisent eux-mêmes en sous-genre) constituent, par leur univers fictionnel, un lieu d'exploration privilégié. Il serait toutefois fautif de croire que, parce qu'ils mettent en scène des mondes décalés par rapport à la réalité, ils en seraient complètement déconnectés. Selon Anne Besson (*Les pouvoirs de l'enchantement*), les genres de l'imaginaire « nous parl[ent] de notre monde[1] ». L'arrière-plan fantaisiste représente alors une reconfiguration « plus violent[e] et plus spectaculaire[2] » de dérives sociétales réelles (en particulier dans la science-fiction). Quant à la fantasy, souvent perçue comme apolitique et réactionnaire, elle ferait plutôt référence au réel à travers des contenus idéologiques. Notons finalement que les visées dénonciatrices de ces littératures s'allient généralement à une force de proposition.

Mon projet de création s'inscrit justement dans cette perspective. Bien que les œuvres de fantasy mettent en scène des univers fictionnels dépaysants, elles reproduisent souvent des façons de faire et de voir qui nous sont familières. Si, comme Besson l'indique, cette reproduction sous-entend souvent une volonté dénonciatrice, ce n'est pas toujours le cas. De telles fictions permettent alors une évasion confortable à l'extérieur du quotidien sans toutefois susciter de sentiment de défamiliarisation.

---

[1] Chloé, CHAUDET (2021) « De l'enchantement à l'engagement », *Acta fabula*, vol. 22, n° 4, Notes de lecture, Avril 2021, URL : https://www.fabula.org/revue/document13545.php, consulté le 04 novembre 2025, DOI : 10.58282/acta.13545.

[2] *Ibid.*

Mon objectif est plutôt d'écrire un monde où le lecteur se heurte à un renversement. Au fil des premiers chapitres d'un roman[3] qui, sans relever strictement de la fantasy, en emprunte les codes, mon objectif général est de mettre en lumière la façon dont le langage construit les normes au moyen d'un travail sur le personnage. Il s'agira donc d'une exploration à la fois formelle et thématique des normes et des façons dont on peut jouer avec elles dans le cadre d'un univers fictionnel décalé par rapport à la réalité.

L'exploration formelle passera par un travail sur le langage où la signification des mots, riche en connotations normatives, sera subvertie. Cette exploration sera centrée sur la construction des personnages. En fantasy, ceux-ci sont généralement soumis à des codes stricts qui en font des figures archétypales. Mon objectif n'est pas de faire table rase de ces codes, mais plutôt de m'en inspirer dans le but de les transformer.

L'exploration thématique reposera sur le développement des personnages. Les archétypes ne sont pas uniquement constitués de caractéristiques définitoires. Notre encyclopédie y adjoint aussi une trajectoire narrative limitée. Pour Umberto Eco, l'encyclopédie est l'ensemble de savoirs, de codes et de compétences que le lecteur apporte avec lui pour comprendre un texte. L'encyclopédie n'est pas un dictionnaire fermé de définitions, mais un réseau de connaissances toujours partiel et dynamique, dans lequel le texte va puiser des présupposés, des implicites, des références pour construire ses « mondes

[3] Le roman en entier serait trop long pour constituer la partie création de mon mémoire, c'est pourquoi je me suis concentrée sur le prologue et les quatre premiers chapitres.

possibles » et orienter l'interprétation. Quant au scénario, il s'agit d'un schéma narratif ou situation-type déjà connue du lecteur[4].

Ainsi, l'archétype de « l'élu », très présent dans la fantasy, préfigure un scénario où le personnage, souvent très jeune, est extrait de son milieu modeste et entraîné dans un univers qui le dépasse. Ce cheminement attendu restreint les autres types de trajectoires possibles.

J'approfondirai cette réflexion avec le personnage de Létale, qui reprend l'archétype de la femme mystérieuse sans pour autant en adopter le revers séducteur. Sina, une autochtone, déjoue l'image de la « sauvage » qui serait davantage femelle que femme. On retrouve aussi Leda, dont la résistance discrète dément l'apparente passivité, et finalement Wilfride, mère sans douceur et paysanne révoltée, qui observe son monde avec lucidité. C'est à l'aide de ces personnages et de leur représentation que je souhaite construire une histoire qui, sans avoir la prétention d'être complètement inédite, a force de proposition.

Dans la partie recherche de ce mémoire, je me pencherai sur la question du monde hors norme, en partant de l'hypothèse qu'un tel univers nécessite d'ajuster nos modes de compréhension. J'entends par « monde hors norme » un monde dans lequel les pratiques, les façons de penser, les manières d'entrer en relation, etc., suscitent à la lecture un sentiment de défamiliarisation. Cette étrangeté constitue le point de départ de ma réflexion. Les outils conceptuels du philosophe Ludwig Wittgenstein m'aideront à cerner les implications d'un

[4] Umberto, ECO (1979), *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 315 p.

décalage entre l'habituel et l'inhabituel. Selon Wittgenstein, il est plus aisé de cibler les circonstances anormales que les circonstances normales[5]. Celles-ci se dérobent à notre observation par leur familiarité. Or, lorsqu'un élément textuel suscite la perplexité ou l'incompréhension, il convient de s'interroger sur les raisons pour lesquelles cet élément ne concorde pas avec ce qui est attendu. Les concepts de jeu de langage, de forme de vie et d'image du monde permettront d'articuler les mécanismes de cette défamiliarisation et d'y faire sens.

Dans le premier chapitre, je définirai les assises théoriques auxquelles j'aurai recours. Je me référerai aux *Recherches philosophiques* (1953) et à *De la certitude* (1969), deux ouvrages de Wittgenstein qui traitent des concepts utilisés. L'essai de Sabine Plaud (*Sortir du labyrinthe*, 2017) éclaircira les concepts de jeu de langage et de forme de vie afin d'en faire ressortir les usages possibles.

Dans le chapitre deux, je mettrai en pratique ces concepts en les appliquant à des passages tirés de mon projet de création. Trois jeux de langage seront analysés selon la méthodologie suivante : j'observerai comment ils se manifestent dans le texte, puis j'expliciterai ce qui, dans leurs caractéristiques, déjoue les attentes. Enfin, j'explorerai ce que cette transformation révèle du monde fictionnel dans lequel les personnages évoluent. Au sein de ce chapitre, en plus de Wittgenstein, j'emprunterai des outils analytiques à Roland

[5] Ludwig, WITTGENSTEIN (1969), *De la certitude*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de philosophie »), p.23.

Barthes (la sémiotique), Philippe Hamon (la description des personnages) et l'anthropologue Christian Bromberger (l'onomastique).

Dans le troisième et dernier chapitre, je me référerai aux observations faites dans le chapitre précédent afin d'imaginer la conception de l'être humain que sous-tend l'univers fictionnel représenté. Cette démarche, inspirée du concept « d'image du monde » de Wittgenstein, sera présentée sous forme de propositions. Celles-ci seront développées à partir des notions d'état de nature (Hobbes), de rapports de place (Flahault), de précarité (Butler), et de vision morale (Laugier), sans perdre de vue l'angle wittgensteinien.

CRÉATION
NORGRIS

Prologue

Sina avait toujours pu voir l'horizon, une ligne ininterrompue, comme une couture liant le ciel à la terre.

Puis sa tribu s'était déplacée vers le nord pour reconstruire le village, là où on espérait le sol plus riche et les animaux plus nombreux. Elle se souvenait encore du voyage et de cette déchirure, au loin, qui s'élargissait au fil des heures. Le ciel s'écartait comme pour laisser s'écouler une grosse plaie sombre. Sina se souvenait des murmures inquiets, puis de la voix d'Aparima, l'aïeule de qui ils tiraient leur nom : primuns. *Tout va bien. Ce n'est que la montagne*. Cela n'expliquait rien. Sina n'avait jamais entendu parler de trou portant le nom de montagne. Le ciel tenait bon, mais pour combien de temps ? Il lui semblait que, d'un instant à l'autre, il s'ouvrirait d'un coup. Quelque chose s'en déverserait, de la pluie peut-être, suffisamment pour inonder leur village et tous les autres.

Enfin, les primuns avaient été assez près pour que la déchirure révèle une texture, un relief, et Sina avait compris que la montagne n'était pas un gouffre – ou peut-être que si, mais un gouffre qui se serait retourné sur lui-même, ainsi qu'une peau d'animal.

Aparima leur avait dit que la montagne était peuplée. Des insectes ? lui avait demandé Sina, s'imaginant une main immense s'enfonçant dans la terre pour en attraper le fond, tirant jusqu'à former une masse gigantesque d'où dégringoleraient bestioles, racines et cailloux. Sina se souvenait de tout cela, car c'était la première fois que son aïeule la touchait. Elle avait posé une main sur le sommet de sa tête, doucement, et lui avait dit, ainsi qu'à tous les autres, qu'il ne s'agissait pas d'insectes, mais d'êtres dont elle ignorait la nature, et dont

elle avait deviné la présence lorsqu'elle était partie en reconnaissance pour localiser l'emplacement de leur prochain village. Elle disait avoir vu ce que les créatures infligeaient à la terre. Ces sévices prouvaient qu'ils n'étaient pas des animaux, mais pas des humains non plus.

Sina s'inquiétait. Elle combinait, en imagination, tous les êtres vivants qu'elle avait déjà vus, se demandant si ceux qui vivaient sur la montagne portaient une tête de sanglier avec un corps d'homme, ou si des ailes crevaient la peau d'un loup au regard humain. Une rivière coulait-elle le long de la montagne ? Peut-être les créatures étaient-elles plutôt des poissons aux pattes palmées, ou des crapauds à fourrure, ou des algues recouvertes de peau.

Finalement la tribu avait construit son village dans un ravin profond aux flancs percés de grottes et ourlé d'un boisé. Les primuns avaient creusé une digue au milieu, pour que l'eau s'écoule lors des averses. Lorsqu'ils partaient chasser, ils s'enfonçaient dans la forêt au sud, parfois dans les plaines, mais jamais vers le nord. Il était facile de tourner le dos à la montagne et d'oublier sa présence. Il était facile de s'asseoir dans l'obscurité d'une grotte et de ne pas penser à cette excroissance étrange qui poussait à l'horizon. Certains disaient d'ailleurs que des choses avaient bel et bien déboulé de la montagne, comme Sina l'avait pensé, et que des bâtiments s'étalaient à la base du mastodonte, de même que de grandes étendues plates où des bêtes paissaient. Les aînés assuraient que ces étendues s'étalaient petit à petit, et qu'elles étaient noires, comme la terre après un feu. C'était pour cette raison qu'il ne fallait pas manger les bêtes de là-bas. On ignorait de quoi étaient faites leur terre et leur chair, on ignorait si leur corps survivrait au coup d'une lance. Peut-être que la fourrure ne

dissimulait pas de la viande, mais une autre bête, et sous celle-ci encore une autre, et encore une autre. On ne pouvait pas savoir.

Sina s'était rapidement habituée à ce que l'horizon ne soit plus une ligne, mais une cassure. Toutefois, la curiosité ne la lâchait pas, si insistante qu'elle prenait la forme d'une sensation, comme une écharde à l'orée de son champ de vision. Elle regardait la montagne quand elle chassait. Elle regardait la montagne quand elle cueillait. Elle regardait la montagne quand elle suivait les traces du gibier. Elle regardait la montagne quand elle aurait dû rester au village pour fabriquer des armes et repriser les vêtements. Elle regardait la montagne quand elle fermait les yeux et ne parvenait pas à s'endormir. Elle se demandait si la montagne la regardait, elle.

Au village, personne ne semblait partager sa curiosité. Quelques mois après que les dernières maisons furent aménagées, croyant que la méfiance était retombée, Sina avait tenté de poser des questions aux autres primuns. Odmor dépeçait une belette ; en retrait, Aparima broyait des herbes sur une pierre plate. Sina n'avait pas chuchoté, pas plus qu'elle n'avait vérifié par-dessus son épaule que personne ne l'écoutait. Elle ne savait pas encore qu'il ne fallait pas parler de la montagne.

— Tu crois qu'ils viendront nous visiter, un jour ?

— Qui, ça ?

— Ceux qui habitent sur la montagne.

Odmor avait suspendu ses gestes.

— J’espère que non.

— Pourquoi ?

— Tu aimerais recevoir des ours au village ? Des loups ?

— Mais ce ne sont pas des loups.

Odmor lui avait jeté un regard sombre, ombragé sous ses sourcils froncés. Il n’avait plus dit un mot. Plus tard, l’aïeule Aparima avait intimé à Sina de la suivre. Elles s’étaient installées dans une grotte fraîche, aux parois tendues de tapisseries effilochées au parfum de terre, qui suivaient leur tribu depuis des générations. Leur histoire s’y étalait, de plus en plus opaque à mesure que les époques passaient. La moisissure grugeait des pans entiers de leur passé, transformant les événements de jadis en marécages verdâtres. À la lueur de la torche, Sina distinguait tout de même des scènes de chasse, des paysages, des naissances et des brasiers. Sur les bordures de chaque tapisserie, on retrouvait un herbier, des recettes, des symboles, et finalement les illustrations d’outils étranges dans lesquels les primuns soufflaient ou sur lesquels ils frappaient. Aparima avait effleuré, du bout de ses doigts plissés, les courbes de ces instruments, avant de planter son regard dans celui de Sina.

— Il y a longtemps, nous parlions avec la terre. C’était un autre langage, sans mots. Puis la montagne, où il n’y avait jadis que des chèvres et des loups, a été peuplée d’autre chose, et depuis ce temps, ce langage s’est… perdu. Mais, Sina, je me souviens ; je me souviens assez de cette langue pour savoir que les habitants de la montagne ne l’ont jamais parlée, et qu’ils ne la parleront jamais. Ce sont des bêtes errantes, qui n’ont rien trouvé de

mieux que cette grande tour de roc pour se réfugier. Pourquoi ne vivent-elles pas sur la terre, comme nous ? Pourquoi tiennent-elles tant à s'éloigner du sol ?

— Je ne sais pas, avait murmuré Sina.

— Voilà. Voilà pourquoi il faut les laisser tranquilles.

Mais Sina trouvait que *je ne sais pas* ne constituait pas une vraie réponse, et elle avait décidé d'aller voir elle-même.

Chapitre 1

Odmor et les autres revinrent de la chasse en même temps que le vent. Ils avaient ficelé la bête sur un bâton, un loup de taille moyenne, flanqué d'une excroissance qui ressemblait à une troisième patte. Qopo transportait à sa ceinture une demi-douzaine d'écureuils au pelage roux. Les primuns se seraient réjouis si le vent noir n'avait pas été là. Sina le remarqua la première. Assise sur un rocher, au sommet de la faille où avait été érigé leur village, elle taillait une lance. C'était sa dixième, ce jour-là : Sina était la plus douée dans la fabrication des armes, aussi lui en avait-on confié la tâche. Aucune pointe ne perçait les flancs des animaux aussi bien que celles qu'elle avait tenues entre ses mains.

Le vent ne pénétrait pas la lisière de la forêt, mais Sina en flaira l'odeur. Le parfum lourd et piquant du feu qui avait brûlé quelque chose de mort, quelque chose de pourri. Ce n'était pas de la viande.

Comme Sina était en retrait du sentier, les chasseurs passèrent près d'elle sans la remarquer. Elle les entendit discuter du vent, et sut qu'elle avait eu raison. *J'irai à la rivière dès que je peux. J'ai l'impression de pourrir vivant.*

Les cinq silhouettes apparaissaient et disparaissaient entre les arbres, la végétation bruissant à leur contact. Leurs voix s'évanouirent peu à peu. Sina ficela les lances dans les lanières de cuir qui permettaient de les transporter et emboîta silencieusement le pas aux autres. Les chasseurs descendirent avec assurance les marches creusées dans le sol. Ils furent salués et remerciés. Des regards vaguement étonnés se posèrent sur Sina, comme si elle venait de surgir, comme si on n'avait même jamais remarqué son absence. Apercevant les lances qui se balançaient dans son dos, une femme inclina respectueusement la tête.

— C’est quoi, ça ? Une petite patte ? demanda un enfant, qui tâta l’excroissance du loup avec curiosité.

— Je suppose, répondit Odmor. Elle est plutôt charnue. On verra si c’est comestible.

— Ça fera plus de viande, approuva Qopo, qui laissa tomber les écureuils sur la large pierre plate à côté du feu communal au centre du village.

Sina s’éclipsa dans une cabane à l’entrée du village, où les siens entreposaient les armes, puis rejoignit les autres. Elle restait à l’écart, derrière le cercle que formaient les primuns venus admirer le produit de la chasse. Aparima arriva la dernière, le dos courbé sous une lourde fourrure d’ours. Elle renifla.

— Vous avez amené le vent noir avec vous. Allez-vous laver. Je m’occupe de la viande.

— Je vais aider, insista Odmor.

Odmor était l’un des meilleurs chasseurs. Il rapportait près de la moitié du gibier consommé par la tribu, il connaissait les animaux, les périodes de rut, il savait reconnaître les femelles enceintes même quand leur embryon n’était pas plus gros qu’un ongle, il lisait les empreintes de pattes, les nids, les excréments et les tanières. La vieille Aparima leva sur lui des yeux sombres.

— Non. À la rivière, vous tous.

Odmor obtempéra, suivi des autres chasseurs. L’aïeule ne bougea que lorsqu’ils furent hors de vue. Elle s’agenouilla devant la pierre plate avec une autre femme, et entreprit de dépecer les bêtes. Quelques enfants observaient, perchés derrière les épaules des femmes. Sina aussi regarda, jusqu’à ce qu’on écorche la protubérance qui poussait sur le flanc du loup. Des exclamations jaillirent : la viande était bonne, il y en aurait au moins pour trois.

Sina longea les habitations et s'arrêta à la dernière, au plus profond du village. Elle poussa la porte qui dissimulait l'entrée de la grotte et se glissa dans les ténèbres. Un tapis de chanvre tressé amortissait ses pas et atténuait le froid de la roche. Avec des gestes assurés malgré l'obscurité, Sina prit ce dont elle avait besoin : un couteau dans sa gaine de cuir, une outre, un sac, des mocassins solidement noués. Elle approchait des marches quand on lui adressa enfin la parole.

— Sina. Tu as fini avec les lances ?

La primune s'arrêta et tourna la tête vers Panah. Si elle n'avait pas été infertile, c'était avec lui qu'elle aurait dû s'accoupler. Panah le semeur, Panah le protecteur, Panah le doux, mais le ventre de Sina n'était pas assez doux, il n'y avait rien à protéger, et même les autres hommes n'avaient pas réussi. Les primuns avaient été déçus, mais la nouvelle avait vite été oubliée, car Sina savait se montrer utile.

Panah la regardait avec gravité.

— Oui. Je vais cueillir des champignons et des baies, si j'en trouve.

Elle fit un pas vers l'escalier. « Si je m'aventure trop loin, je resterai peut-être dans la tribu de Nahanim pour la nuit. Ne m'attendez pas. »

Panah inclina la tête, et Sina eut l'impression, comme chaque fois, qu'il savait qu'elle ne dormirait pas dans la tribu voisine.

Elle sentit son regard entre ses omoplates tandis qu'elle grimpait les marches et se laissait ensevelir par les arbres.

Sina ne se rendrait pas chez Nahanim, pas plus qu'elle n'avait l'intention de cueillir des baies et des champignons.

Elle allait à la montagne.

Depuis sa première expédition, des années auparavant, elle avait utilisé une multitude d'excuses pour ses départs prolongés : elle s'était perdue ; elle avait suivi la trace d'un loup et était tombée dans un piège dressé par une autre tribu ; elle était allée trop loin et la pluie s'était abattue, alors il avait fallu attendre qu'elle se calme ; elle avait rencontré un aïeul qui lui avait enseigné de nouvelles techniques pour la cueillette de champignons, et en échange elle avait offert de réparer les armes de la tribu à laquelle l'homme appartenait. Comme Sina ne ramenait jamais de savoirs concrets ni de nourriture en quantité suffisamment grande pour nourrir plus qu'une personne, on en était venu à croire qu'elle était un peu stupide, et qu'il valait mieux la laisser vivre sa stupidité en paix, en autant qu'elle revenait au village pour accomplir ses tâches.

Lorsque Sina franchit la ligne de la forêt, elle maintint son regard fixé sur la masse noire à l'horizon. Après quelques minutes un vertige la saisit, et elle baissa les yeux. Il était plus sage de regarder où elle mettait les pieds. Au cas où la piste qu'elle laissait derrière elle attirerait l'attention des autres primuns, elle empruntait de larges détours. Elle était allée à la montagne si souvent qu'elle ne ressentait plus le besoin de la surveiller pour avancer dans la bonne direction. Si la sensation de danger qu'elle avait éprouvée les premières fois ressurgissait, elle se rassurait. *Ce n'est qu'un gros tas de terre. Ça ne peut pas bouger. Ça ne peut pas se déraciner et t'écraser.* L'inquiétude grouillait tout de même sous sa peau, accentuée par l'odeur du vent noir qui s'intensifiait à mesure qu'elle approchait.

Le soir tomba, et Sina attendit l'obscurité complète avant de poursuivre sa route. Elle préférait arriver à destination dans l'obscurité, alors que les risques qu'on la surprenne étaient plus faibles. Elle se remit en marche lorsque son ombre sur la broussaille se dilua dans la pénombre. Au bout d'un moment, le terrain à l'horizon se fit accidenté. Sina se souvenait de sa première expédition. La vision de ce qu'elle prenait pour les débris d'un éboulement l'inquiétait : et si la montagne se cassait à nouveau, et si son corps finissait broyé sous un rocher ? Mais les débris s'étaient avérés des bâtiments, que Sina avait étudiés avec peur et fascination.

Dans ces bâtiments éparpillés qui veillaient au pied de la montagne, des lumières tremblaient derrière les fenêtres, des gens s'interpellaient, des portes claquaient, leur écho rebondissant dans la nuit. Sur la montagne, d'autres lumières encore apparaissaient, ténues, presque invisibles si on n'y portait pas attention. Lorsque les bruits s'atténuèrent, la primune tâta le couteau à sa ceinture et reprit sa marche.

Elle redoubla de précautions à l'orée des vastes cultures qui cerclaient la montagne, derrière une clôture de bois que Sina jugeait incongrue. Le territoire était si grand, et la montagne si haute : la clôture n'était rien d'autre qu'une petite écharde dans la terre, une chose précaire, pathétique, qu'il lui suffit d'enjamber pour se retrouver du côté des étrangers.

Elle s'apprêtait à contourner les champs quand elle aperçut une forme à la fois familière et étrangère, plus loin, à sa droite. Ce n'était pas la première fois qu'elle la voyait, mais jamais elle ne s'en était approchée. Il lui semblait, cette nuit-là, que l'odeur du vent noir provenait précisément de cette forme. Après une courte hésitation, elle se dirigea vers le monticule, les broussailles craquant sous ses pas. Elle s'immobilisa à quelques mètres de distance, méfiante, à la lisière d'une large fosse au fond de laquelle gisait un monceau de bois

calciné sur une terre noire. Elle tâta la terre spongieuse du bout de son mocassin, qui s'enfonça plus qu'elle ne s'y était attendue. Avait-on éteint le feu à grande eau ? Et puis, pourquoi construire un brasier à cet endroit ? Sina reconnaissait bien l'odeur de mort, de fumée et de bois brûlé. Peut-être que si elle fouillait dans les débris, elle rencontrerait une réponse, mais elle ne pouvait se résoudre à y enfouir ses mains.

Sina soupira et se détourna, continuant son chemin.

Les cultures ressemblaient un peu à celles que certaines tribus aménageaient autour de leur village, bien que largement plus étendues. Sina reconnaissait la forme et la couleur de certaines plantations : maïs, orge, courge. Elle aurait pu fouler les champs et arriver bien plus tôt à la montagne, mais les gens qui vivaient là auraient vu les empreintes de ses pas, ils auraient vu la direction d'où ceux-ci venaient. Elle ne pouvait risquer qu'on la surprenne.

Sina longeait les chaumières, s'accroupissait sous les fenêtres et évitait de marcher là où le sol paraissait mou. Tandis qu'elle s'arrêtait à l'angle d'un bâtiment pour boire dans son outre, des piétinements feutrés l'avertirent de l'arrivée d'un petit-loup. Elle s'agenouilla et laissa la bête la renifler. Elle fixa ses prunelles brunes, qui se rivèrent sur elle en retour. *Quel drôle de loup. C'est la domestication, qui t'as rendu si petit ?* L'animal lui lécha les doigts avant de la délaisser, plongeant dans les ombres parmi les larges créatures qui s'étaient assoupies dans un pré.

Sina leva la tête vers la montagne. À une certaine distance, la montagne et les bâtiments qui la tapissaient ressemblaient à une seule et même structure, gigantesque, vertigineuse. De là où Sina se trouvait, toutefois, le roc révélait sa véritable nature. C'était un village : un village très gros, ou plutôt cent villages, mille villages greffés les uns par-dessus les autres.

Comme la clôture qui ceinturait les champs, la muraille autour du lieu que Sina nommait Mille-Villages paraissait risible. Si la montagne se décidait à s'écrouler, aucun mur ne pourrait la contenir. Et puis, pourquoi emprisonner une montagne ?

À l'extrémité d'une grande allée, une porte s'ouvrait dans la pierre, deux hauts battants de bois, flanqués de ferrures. Sina ne l'avait jamais vue ouverte. Pourquoi séparer les gens de la montagne des gens du sol ? Sina n'apercevait ces derniers que très rarement, une silhouette derrière une fenêtre ou dans un champ, très loin. Elle n'osait pas les observer dans leurs maisons, et jamais elle n'était venue en plein jour. Elle aurait alors été trop facile à repérer. La nuit, dans les champs, était différente de celle qui s'étalait de l'autre côté de la muraille. Là, le jour et la nuit n'étaient en somme qu'un jour gigogne qui s'ouvrait sur lui-même, et dont il suffisait de soulever la cloche pour révéler le versant sombre. Les gens des champs, eux, dormaient. Sina n'avait jamais vu les gens de la montagne dormir.

Sina plissa les yeux et suivit le tracé du mur d'enceinte. La primune ne franchissait pas la porte ; ça aurait été trop risqué. Elle avait découvert, lors de sa première expédition des années plus tôt, un pan de mur partiellement écroulé, grugé de végétation, qu'elle pouvait escalader. Chaque fois, elle espérait qu'on ne l'aurait pas réparé ; chaque fois, elle réalisait qu'elle avait eu tort de s'inquiéter. Elle longea le mur et repéra un étrange cercle de pierres, surmonté d'un petit toit, qui lui servait de point de repère. Le cercle était creux. Lorsque Sina se penchait au-dessus du muret, elle ne distinguait rien d'autre que des ténèbres au parfum d'eau stagnante.

Après le cercle, il lui suffisait de marcher sur une vingtaine de mètres avant de localiser la portion effondrée. S'agrippant aux failles, elle grimpa en quelques secondes, et un instant plus tard, elle retombait de l'autre côté, pas plus bruyante qu'un oiseau qui se

poserait au sol pour avaler un ver. Un rat déguerpit. Sina eut tout juste le temps d'apercevoir sa queue. Elle s'accroupit et attendit sans bouger.

Le sol était dur, craquelé, friable par endroits. Ce n'était pas la friabilité de la terre, mais bien de l'os. Sina comprenait qu'il valait mieux ne jamais marcher pieds nus sur ce sol-là. Avant de quitter le village, elle vérifiait toujours l'état de ses mocassins, qui s'usaient plus vite que de coutume. Lorsque la semelle devenait trop mince, elle cousait une nouvelle bande de cuir. Les autres remarquaient bien que les mocassins de Sina duraient moins longtemps que ceux des autres. « Où traîne-t-elle les pieds ? » « Sûrement dans la rocaille », disait-on, sans jamais le lui demander directement.

Sina déplia son corps souple et s'élança sur le flanc d'une habitation, ses mains agrippant le toit afin de s'y hisser. De là, elle sauta sur un autre toit, puis un autre, et encore un autre, les bâtiments formant comme un escalier. Le bruit de ses pas disparaissait dans le mélange hétéroclite de sons qui émanaient des lieux. Elle entendait, tout à la fois, le fracas d'une bouteille qu'on cassait, l'intonation agressive d'une voix, le claquement d'une gifle, un fredonnement chevrotant, le raclement lourd d'un meuble qu'on déplace, le tintement clair d'une lame qu'on tire de son fourreau, les gargouillis d'un mourant se noyant dans son vomi, ou dans son sang. Sina pencha la tête par-dessus le rebord du toit où elle était perchée. Un brasero éclairait le trépas d'un homme couché par terre, une lame plantée dans la bouche. Son meurtrier urinait sur lui en riant. Sina ne se détourna pas. Elle observait sans trop comprendre, habituée toutefois à la vision des corps effondrés.

Lorsqu'une ombre s'approcha du meurtrier par derrière, elle sut qu'elle verrait, une fois de plus, l'une de ces scènes de chasse dont elle ne saisissait pas qui était le prédateur, qui la proie. Elle avait toujours cru que les feuilles de mûrier étaient mangées par les chenilles

qui étaient mangées par la mésange qui était ensuite dévorée par la buse, mais elle ignorait que les mûriers croissaient sur d'autres mûriers, que les chenilles s'entortillaient autour d'autres chenilles, que les mésanges avalaient tout rond d'autres mésanges, que les buses absorbaient d'autres buses. Ce fut pourtant ce qui se produisit, lorsque l'ombre enroula un bras autour de la gorge de l'homme qui riait devant le fruit de sa violence. Cette fois, Sina recula. Elle en avait assez vu.

Elle s'affaira alors à ce qu'elle faisait chaque fois, une errance qui n'en était pas tout à fait une. Elle ignorait où elle allait et ce sur quoi elle tomberait, mais elle savait, quand elle y ferait face, qu'elle aurait trouvé ce qu'elle cherchait.

Pour cela, il lui fallait être patiente, tendre l'oreille, sentir, suivre la piste du silence plutôt que du bruit. Le bruit annonçait, presque invariablement, des scènes auxquelles elle avait assisté cent fois déjà, encombrées de lames aux formes et aux longueurs inhabituelles, de morts subites que rien ne semblait avoir déclenchées. Le silence, lui, était une grotte percée de tunnels, un tissu aux plis profonds, un oiseau qui volait bas et vous laissait entrevoir le plumage lisse de son ventre.

Alors Sina s'immobilisait et écoutait. Elle isolait les sons et prenait la direction de leur absence. Lors de ses déplacements, elle quittait rarement les toits. Quand elle devait en descendre, elle inspectait d'abord les alentours, mais, même alors, elle ne se fiait pas tout à fait à ses perceptions. Des portes et des ruelles surgissaient là où elle ne s'y attendait pas, des escaliers plongeaient derrière des portails obscurs, des lueurs donnaient l'impression d'une présence là où il n'y avait que des ombres, le vent se déguisait en pleurs.

Sina parvint malgré tout à se dépêtrer des pièges de la montagne. Le silence l'avait guidée de l'autre côté d'un mur en ruines, mangé de champignons et de mousse grisâtre. Elle

flaira une odeur de terre, et lorsqu'elle regarda à travers le trou où s'était vraisemblablement trouvée une fenêtre, elle aperçut une silhouette étendue dans une petite fosse. Sina retint son souffle. La silhouette, repliée sur elle-même, aurait pu être celle d'un faon, ou d'un oiseau aux ailes noires, ou d'une personne empêtrée dans l'un de ces amples pans de tissu qui cerclaient la taille et dissimulaient les jambes. Sina lorgna la masse de tissu avec curiosité : s'y cachait-il autre chose que les jambes ?

Une faible, très faible respiration soulevait la poitrine. Sina l'avait cru morte : tous les corps immobiles qu'elle avait rencontrés avaient été des cadavres.

Elle s'éloigna doucement et partit à la recherche d'un autre silence, mais elle se heurtait, chaque fois, à un mur, une porte close, une cour déserte, une fenêtre ouvrant sur le vide, un petit-loup dans un caniveau, les pattes cassées. Elle finit par renoncer lorsque le ciel commença à pâlir derrière les nuages. Elle n'aurait pas le temps de quitter la montagne avant le lever du soleil, et il lui fallait trouver un lieu où se cacher pendant la journée. Normalement, elle s'installait dans un grenier, d'où elle pouvait facilement s'extirper et s'échapper par les toits si on la repérait. Elle ne ferait qu'y somnoler, sans jamais s'endormir vraiment. Elle fermait les yeux, la main sur son fourreau, espérant ne pas avoir à s'en servir, car elle n'avait jamais troué d'autre chair que celle d'un animal.

Mais alors qu'elle s'apprêtait à se glisser dans une embrasure, deux formes attirèrent son attention, dans l'encadrement d'une fenêtre sans vitre. Les formes, discernables dans l'obscurité seulement par la pâleur de leur peau, étaient allongées sur une paillasse. Sina retint son souffle. Les deux silhouettes n'étaient pas complètement nues, aussi la primune ne les distinguait-elle que par les fragments de peau qui n'étaient pas couverts. Là, la ligne anguleuse d'une cuisse, ici l'arche d'un pied, un dos à l'échine saillante, un torse parsemé de

poils, un cou arqué, sur lequel se refermait une bouche. L'entremêlement paraissait si étroit, si brutal, que Sina ne parvenait pas tout à fait à décider si l'homme et la femme tentaient de dévorer l'autre par appétit ou par désespoir. En outre, elle leur trouvait une fragilité qu'elle s'expliquait mal, comme s'il manquait quelque chose. La couleur de leur peau lui rappelait la chair d'un bouleau dont on avait pelé l'écorce. Sans doute était-ce douloureux, de porter une peau si blanche ; peut-être était-ce pour cette raison que, même dans l'intimité, Sina n'avait jamais vu ces gens entièrement dénudés.

Sina, elle, avait toujours été nue, transpirant contre les fourrures qui tapissaient le sol des cavernes. Parfois, il y avait eu un feu, et, lorsqu'il n'y en en avait pas, la peau de ses partenaires faisait office de flammes. Jamais n'avait-elle considéré sa propre peau comme fragile. Maintenant, alors qu'elle étudiait le couple entrelacé sur la paillasse, elle devait se mordre la lèvre, réprimant la pulsion qui lui dictait de les couvrir, de les protéger. *Ils doivent avoir froid.* Le froid expliquait-il leurs frissons, leurs tremblements ? Lorsque l'homme s'écroula, Sina se raidit : s'était-il évanoui ? La femme l'avait-elle mordu jusqu'à l'hémorragie ? Mais l'homme remua, et Sina secoua la tête, confuse, avant de chercher un refuge ailleurs.

Une odeur de fumée la réveilla. La coupure nette du jour à travers la fenêtre l'éblouit quand elle ouvrit les yeux. Par l'ouverture sur le mur opposé, elle distinguait un mince filet de fumée contre le bleu froid du ciel. Des voix l'accompagnaient. Sina avança à croupetons sous le plafond bas et jeta un coup d'oeil par la fenêtre, qui donnait sur une étroite cour intérieure.

Là, au milieu d'un carré de terre battue, un feu chenu brûlait. Deux enfants l'encerclaient. La primune ne parvenait pas à estimer leur âge à travers la crasse noire qui leur couvrait le visage et les haillons dans lesquels leur corps disparaissait. À l'aide d'un outil, un garçon brisait une chaise, dont il ajoutait précautionneusement les morceaux dans le feu. Chaque fois, les flammes diminuaient avant de reprendre de la vigueur ; à ce moment, le garçon ajoutait un nouveau débris. La fille, assise sur un tonneau, perçait des trous dans un bâton de bois. Les enfants discutaient à voix basse. Le garçon paraissait irrité, la fillette indifférente. Le garçon lui dit quelque chose, alors la fillette lâcha son bout de bois et sauta du tonneau pour s'accroupir devant une planche sur laquelle gisait une carcasse que Sina n'avait pas remarquée. Un petit-loup ? La tête formait un angle étrange avec le reste du corps. On lui avait probablement cassé le cou.

Un couteau apparut dans les mains de la petite fille. D'où venait-il ? Sina ne voyait pas de fourreau à la taille de l'enfant ni de poches dans le fouillis de tissu qui dissimulait ses jambes. La fillette écorcha l'animal avec des gestes experts, qui impressionnèrent la primune. Pendant ce temps, le garçon, satisfait de son feu, arracha en quelques gestes prompts les dernières parties de la chaise et s'affaira à en aiguiser les pointes. La fillette avait déjà fini de retirer la fourrure du petit-loup, dont elle avait ficelé les pattes. Le pelage délaissé formait un petit tas sur la terre. La bête reposait sur la planche, ridiculement maigre sans sa peau.

La fillette reprit sa place sur le tonneau où l'attendait son bout de bois percé de trous. Confuse, Sina l'observa glisser l'extrémité effilée de la tige entre ses lèvres. Deux doigts gantés de saleté et de sang se posèrent sur deux des trous, et soudain, un sifflement retentit. Sina eut un mouvement de recul. Que s'était-il passé ? Manifestement, le bruit avait aussi alerté le garçon, car sa voix, naguère irritée, prit une intonation différente, plus hâtive,

plus hachurée. De la peur ? La fillette l'ignora, ses lèvres se refermèrent sur la pointe du bout de bois, et le sifflement jaillit à nouveau. Le son montait et descendait, Sina entendait comme des ondulations, et elle se demanda s'il s'agissait d'une sorte de jeu : mais non, sinon l'autre enfant aurait joué aussi. Un signal, alors ? La scène suscitait en elle une familiarité troublante. Où avait-elle aperçu ce bout de bois ?

Le garçon se précipita sur la petite fille. Il arracha l'étrange outil de ses mains et le jeta dans les flammes, qui crachotèrent. Un cri aigu, indigné, s'échappa de la bouche de la fillette. Pour toute réponse, le garçon gesticula. Sina ignorait ce qu'il désignait, mais la petite fille se tut, et, bientôt, il n'y eut plus un mot. Ils empalèrent le petit-loup en silence à l'aide des morceaux de chaise que le garçon avait affûtés et le placèrent au-dessus des flammes. Après, ils ne firent rien d'autre qu'attendre, la fillette sur son tonneau, le garçon assis par terre, la rougeur des flammes accrochant de temps à autre la lame des couteaux qu'ils ne lâchaient pas. Il vint à l'esprit de Sina qu'ils ne surveillaient pas tant la viande que la porte dans le mur face à eux, et une nervosité la saisit. Les enfants ne pensaient pas aux fenêtres, sinon ils l'auraient vue, elle, et si elle pensait à regarder les enfants par une fenêtre, d'autres personnes y penseraient peut-être. Sina inspecta rapidement les béances noires qui trouaient les murs, mais n'aperçut pas le moindre mouvement, pas une ombre, pas une lumière, pas un seul visage.

Quand les enfants jugèrent la viande suffisamment cuite, ils la retirèrent des flammes et jetèrent un seau d'eau sur le feu, qui s'éteignit d'un coup en grésillant. La fillette et le garçon déguerpirent avec leur butin, si rapidement que Sina eut tout juste le temps de les voir disparaître derrière la porte. Elle observa le cercle noirci, encore fumant, et s'autorisa enfin à souffler.

Lorsque la porte s'entrebâilla, elle se raidit. Elle s'attendait à revoir les enfants, mais la haute silhouette qui se glissa dans l'embrasure et s'arrêta devant les restes du feu était celle d'une grande personne, aux cheveux noirs et courts. Ses vêtements étaient d'une couleur indéfinissable, entre le brun et le gris et le noir, la teinte exacte de Mille-Villages. Elle s'accroupit devant les débris détrempés et étira une main aux longs doigts pâles. Sina retint son souffle. L'individu extirpa un petit bout de bois des reliquats du feu et l'examina. Les extrémités avaient été rongées par les flammes, mais Sina reconnut l'étrange objet dans lequel la fillette avait soufflé. Comment avait-il pu être épargné ?

La silhouette se redressa en un mouvement souple, qui mit les sens de la primune en alerte. Cette silhouette bougeait comme Odmor le chasseur - non, comme un serpent - ou peut-être comme un renard, ou un chat, ou le vent. L'objet de bois disparut dans les plis de ses vêtements, une étoffe si longue, si ondulante, que les pieds étaient invisibles, si bien qu'il était impossible de prédire leur prochain mouvement.

L'étrange individu retourna à la porte et posa sa main sur la poignée. Juste avant de pénétrer dans les ténèbres du bâtiment, il tourna la tête et leva les yeux.

La situation était si inattendue que Sina resta statufiée, de la sueur s'accumulant sous ses aisselles, une sensation de froid engourdissant son visage. La bouche fine se mua en un sourire énigmatique, qui n'appartenait pas au langage des sourires que Sina connaissait.

Puis, la silhouette s'éclipsa.

Chapitre deux

Leda avait trouvé un petit carré de terre si étroit, si perdu, qu'il était clair que personne ne le déclarerait comme sien. Personne, sauf elle. Ce n'était ni une cour ni un jardin, pas un passage, et la seule façon de le découvrir était de tomber dessus par hasard. Il n'y avait d'ailleurs pas d'autre manière d'y accéder qu'en *tombant,* puisque la terre reposait au fond d'un trou à l'extrémité d'une impasse. Le trou avait sans doute été un piège destiné à ralentir une proie en fuite. L'impasse constituait déjà un piège en soi - si, en plus, le fugitif trébuchait dans la fosse boueuse, la condamnation était irrévocable.

Au moment de la découverte, Leda ne fuyait rien, ni personne. Elle était perdue. Les rues s'enroulaient en une pelote serrée comme un poing. Les bâtiments en ruines s'émiettaient. Elle marchait en regardant le sol puisqu'elle était tombée deux fois déjà, la première sur les pavés disjoints, la seconde sur un cadavre de chien. Elle ne pouvait se permettre de rester par terre trop longtemps, il n'était pas possible de savoir si quelqu'un allait surgir d'un passage et fouiller sa robe. Elle n'avait donc pas remarqué le mur devant elle, la petite fosse qui sentait la terre et le métal. Une zébrure fendait l'un des murs en deux, et le soleil y insérait un rayon maigre, tout juste assez pour remplir la fosse. Des herbes y poussaient, leur tête couronnée de jaune.

Leda avait alors compris qu'elle n'aurait plus à courir autant. Elle pourrait planter la valériane, la passiflore, la mélisse, la verveine. Elle continuerait de cueillir les autres végétaux nécessaires dans les cours des corpsolistes, mais le reste pousserait presque à portée de main. Elle pourrait rester allongée et dormir.

Depuis combien de temps entretenait-elle ce lambeau de jardin ? Elle aurait pu compter les nuits et les jours de sommeil que les fleurs lui avaient procurés, compter les rêves, compter chaque côte qui affleurait sous sa peau, mais elle aurait oublié de toute façon. Elle se contentait d'égrener en esprit les noms des fleurs et leurs effets, s'imaginant leur texture sur sa peau.

Ses fleurs, ses précieuses fleurs. Verveine pour un sommeil heureux. Valériane pour le tremblement des mains et l'endormissement. Passiflore pour les songes éveillés. Mélisse pour le ventre et les cents pas. Leda avait trouvé des graines là où elle l'avait pu, prélevé des boutures qu'elle avait d'abord fait grandir dans le secret de sa chambre, puis lorsque les survivantes s'étaient révélées assez stables, les avait plantées dans son jardin, espérant qu'elles tiendraient le coup. Elle ne connaissait de ces végétaux que leur aspect et la grâce qu'ils lui accordaient.

Pendant un instant, Leda observa ses mains plongées dans la végétation. Un inconfort étrange, cotonneux, germait à la vue de ces mains pâles, couvertes de cicatrices, dissimulées dans la verdure. À qui appartenaient ces mains, qui tentait donc de lui voler ses fleurs ? Puis, elle se ressaisit : c'était *ses* mains, ses cicatrices, sa pâleur. Ses doigts se refermèrent sur une grappe de fleurs blanches, qu'elle arracha et fourra dans les poches profondes de sa jupe. Elle faucha ensuite des feuilles aux contours dentelés, puis des tiges flanquées de mauve. Elle n'aurait su nommer les couleurs de la dernière fleur, dont le centre lui faisait penser à un insecte aux pattes déployées. Leda tira rapidement, et les tiges se cassèrent en un bruit qui lui rappelait des cheveux brutalement déracinés. Elle n'avait ni la patience, ni la délicatesse requises pour faucher les fleurs une par une. Elle s'était piquée quelque part, du sang traçait les lignes sur ses paumes. La douleur s'activa au contact des

tiges, incommodante, grattant à la surface de cette fatigue languissante qui pesait à la base de son crâne. Elle se secoua. Il ne restait plus qu'à rentrer, et elle pourrait se coucher.

Heureusement, la distance entre son jardin et sa chambre était minime. Leda espérait que les passants ne remarqueraient pas le renflement de ses poches. Elle avait pris soin d'ajuster les plis de sa jupe, mais elle ne pouvait pas être certaine. Des individus adossés aux façades la suivirent du regard, un homme tâta les poches de son pantalon en la fixant, comme si ce faisant, il pouvait palper le contenu de ses poches à elle. Sans doute un Truand, estima Leda. Ceux-là, en particulier, étaient doués pour voir à travers le tissu. Toutefois, à l'exception d'un chien qui flaira l'ourlet crotté de sa jupe avant de s'en désintéresser, personne ne fit mine de l'approcher. Elle sentit longtemps le contact desséché du museau sur ses chevilles nues, son souffle chaud à travers les poils de ses jambes.

Leda regagna enfin son quartier, délimité par un silence familier.

Dans les rues, des silhouettes vêtues d'amples habits, qui faisaient de leur corps des corolles affaissés, marchandaient. Des bracelets colorés tintaient et cliquetaient à leurs poignets. Certains visages disparaissaient derrière des pans de tissu. Le corps en disait toujours trop et la parole trahissait ce qu'il valait mieux taire, aussi les Muets n'échangeaient-ils des informations qu'avec leurs mains. Leda ne s'attarda pas, mais quelques gestes, répétitifs, accédèrent à sa conscience. Les concepts qui y étaient associés défilèrent : des caves vides, un puits desséché, des armoires poussiéreuses, des ventres creux, traversés par les échos de la faim. Elle remarqua les bouches qui mâchaient des racines, pour distraire la sensation de vide. Ce n'est qu'alors qu'elle réalisa que sa bouche était sèche, son propre ventre vide depuis des jours, à l'exception de quelques bouts de pain rance, coupé au charbon. Une nausée suivit aussitôt l'éveil de son appétit. Elle hâta le pas, un goût acide sur la langue.

Une main se crispa sur une poche de sa jupe, froissant les fleurs ; l'autre se referma sur elle-même.

Lorsqu'elle aperçut la façade du bâtiment qu'elle habitait, elle hâta le pas, espérant, comme chaque fois, que personne n'avait pris possession de sa petite chambre. Elle s'imaginait ouvrant la porte et se heurtant à un individu sans visage, allongé dans ses draps, un chien solitaire, un chat, une guirlande de rats jaillissant du pot de chambre.

Mais avant qu'elle puisse ouvrir la porte, on la tira par la manche. Elle reconnut les traits plissés de Lune, l'une des accoucheuses de leur quartier.

Vous ne faites rien ? Venez.

Leda n'eut pas la force de protester. Elle suivit docilement l'accoucheuse.

La femme était fendue en deux.

Assise à califourchon sur une chaise, le visage rougi, elle grognait, et grognait, et grognait encore. Lorsqu'elle criait trop fort, on la giflait pour qu'elle se taise. Si elle demeurait silencieuse trop longtemps, on la secouait pour qu'elle se réveille. Trois fois déjà, il avait fallu verser un seau d'eau sur sa tête. Elle haletait alors, comme tirée d'une noyade, ses cheveux plaqués contre sa tête. Au bout d'un moment, elle se mit à frissonner. Lune ordonna à Leda de descendre chercher du bois à la cave. Leda fut heureuse de fuir les hurlements. Elle s'attarda dans le sous-sol, tâtonnant dans l'obscurité plus longtemps que nécessaire avant de buter contre la réserve de bûches. De retour dans la chambre, la moiteur de l'air paraissait plus oppressante, les odeurs plus fortes, écartant de force ses narines, ses lèvres.

Elle fourra le bois dans l'âtre, fit flamber une allumette, mais les bûches humides, mangées de moisissures, refusaient de brûler. Perdant patience, la vieille femme jeta dans le fourneau la robe que la torturée avait arraché de son corps lorsque la douleur avait commencé à lui faire perdre le contrôle de ses membres. Le vêtement, bien qu'humide de transpiration, flamba rapidement. Leda regarda le tissu roulé en boule se décomposer comme une feuille de papier. La chaleur du feu était infiniment plus puissante que la brûlure restreinte d'une bougie. Elle contempla avec fascination l'enveloppement rouge des flammes. Depuis combien d'années n'avait-elle pas senti un feu, un vrai feu, sur sa peau ? Depuis combien d'années le froid avait-il coulé sur son corps comme une boue ?

Derrière elle, les gémissements reprirent, fracassant la lourde familiarité de ses pensées. C'étaient des complaintes qu'elle n'aurait pu distinguer de celles d'une femme qu'on battait.

Mais c'était de l'intérieur que la torture survenait, inévitable. La seule manière d'y échapper était de perdre connaissance ; certaines en mouraient. Avant que Leda ne commence à ingérer les plantes, elle n'avait jamais assisté à un accouchement du début à la fin. On la gardait à portée de main, sur le seuil, et on ne l'appelait qu'après, pour recoudre ce qu'il restait de la chair mutilée. Ses doigts étaient alors agiles et assurés, l'aiguille s'enfonçant avec précision là où il le fallait. Anesthésiées par les heures de souffrance, les femmes ne se plaignaient d'aucune douleur. Leda avait été douée avec les aiguilles. Depuis, une multitude de petites cicatrices semblables à des taches de rousseur parsemaient la pulpe de ses doigts. Elle se piquait si souvent qu'elle aurait pu tisser ses doigts ensemble sans s'en rendre compte.

Une fois, elle avait accidentellement cousu le sexe d'une victime plutôt que la déchirure. Depuis, on ne lui permettait plus de manier le fil et l'aiguille auprès des

accouchées. En revanche, ni sa maladresse ni l'engourdissement de son être ne l'empêchaient de transporter des bûches, de faire bouillir l'eau ou de sortir des linges d'une armoire. Ainsi, on l'avait admise dans la chambre où les nourrissons sortaient du ventre et on continuait de la quérir de temps en temps, sachant qu'elle ne faisait jamais rien et ne pouvait donc prétendre être trop occupée pour venir. Endormie presque, elle obéissait aux ordres avec gratitude. Si elle devait être éveillée, au moins n'avait-elle pas à décider ce qu'elle devait faire.

Un nouveau cri extirpa Leda de ses souvenirs. Elle passa une main sur son visage, désorientée, se souvenant à peine de son entrée dans la chambre avec l'accoucheuse. Un moment, elle était dehors, les poches de sa jupe remplies d'herbes et de fleurs ; le suivant, elle se trouvait dans le coin d'une pièce assombrie, brusquement tirée de sa somnolence par le cri d'une femme. Depuis, la nuit était tombée, et la femme ne finissait plus de se briser. Leda songeait que bientôt, elle en aurait assez, et déciderait de se vider de son sang, ou de tomber et de se rompre le cou. Il paraissait que certaines perdaient patience et essayaient d'arracher elle-même le nouveau-né de leur ventre. Il paraissait aussi qu'une telle impatience se concluait par la mort.

Lune lui tapota le bras du bout des doigts. Leda sursauta, elle n'avait pas l'habitude qu'on la touche. Elle cilla à quelques reprises puis, comprenant que l'accoucheuse tentait de lui expliquer quelque chose, elle plissa les yeux pour décortiquer ses gestes. Mais les mouvements de ses mains demeuraient flous, illisibles, dédoublés par les ombres. Leda confondait les signe « eau » et « liquide », puis l'action « chercher » avec « perdre ». Quel liquide avait-on égaré ? Cela signifiait-il que la femme perdait trop de sang ? Qu'elle pleurait ? Que le nouveau-né s'était liquéfié ? Il fallut que Lune répète trois fois avant que Leda ne comprenne qu'elle lui demandait de mouiller un chiffon, car la femme était si souillée de ses

propres fluides qu'il était impossible de discerner si le sang provenait de son sexe ou de l'intérieur de son ventre.

Tous les linges avaient été utilisés, alors Leda dû fouiller les autres pièces. Dans un tiroir, elle découvrit une petite boîte garnie de sachets d'herbes. Elle vida le contenu de la boîte dans ses poches. Ne trouvant de linges nulle part, elle finit par décrocher un rideau. Lorsqu'elle revint dans la chambre, la femme n'était plus sur la chaise mais allongée par terre, dans un silence absolu. Le feu éclairait son ventre blanc, exposé comme une grosse lune. Agenouillée à son côté, l'accoucheuse leva les yeux vers Leda. Ses mains tachées de rouge gesticulèrent. « Je n'ai plus besoin de toi. Tu peux partir. »

Alors Leda partit, soulagée de pouvoir retourner au lit.

Leda n'avait pas seulement pris les sachets d'herbes. Quelques minutes après avoir quitté l'horrible chambre où une femme venait de mourir, elle réalisa qu'elle tenait encore le rideau. Un vent froid et humide soufflait. Leda posa le pan de tissu sur ses épaules et le referma sur sa poitrine, les épaules repliées, la nuque raide. L'obscurité, épaisse, poisseuse, effaçait les contours des choses. Elle trébucha dans les pavés à quelques reprises. Des images de l'accouchement éclataient dans son esprit : un corps nu tremblant de douleur, des dents s'enfonçant dans les lèvres jusqu'au sang, des ongles griffant le ventre comme un chien creusant la terre. Elle effleura son propre ventre, s'imaginant ce que ça ferait, d'avoir mal jusqu'à la folie. Une vague terreur grattait au seuil de sa conscience. Elle accéléra la cadence, impatiente. Les lamentations de la femme avaient chassé l'état de somnolence dans lequel Leda baignait, tant et si bien que les contours avaient commencé à s'aiguiser, le froid à trancher, la faim à aboyer, l'angoisse à s'ouvrir. Elle courut presque jusque chez elle.

Revenue dans la chambre qu'elle occupait, elle coinça une chaise sous la poignée de la porte et laissa tomber le rideau par terre, puis s'agenouilla à côté de son lit. Elle extirpa de sous le meuble le pot de chambre inutilisé dans lequel elle rangeait ses possessions les plus précieuses. Verveine pour un sommeil heureux. Valériane pour le tremblement des mains et l'endormissement. Passiflore pour les songes éveillés. Mélisse pour le ventre et les cents pas. Aubépine pour le souffle. Camomille pour la tête. Tilleul pour lier le tout. Des feuilles séchées ou réduites en poudre, emprisonnées dans de petits flacons de verre ou des sachets de lin, certaines dans une pochette de cuir. Parfois Leda mouillait son index de salive et le trempait dans la poudre, avant de le sucer lentement, jusqu'à l'endormissement. Parfois elle l'infusait dans une eau chauffée. Parfois elle ne prenait pas la peine de chauffer l'eau et se contentait d'avaler le tout, s'étouffant, toussant, manquant vomir. Parfois elle mâchait les feuilles.

Cette fois, elle mélangea les médicaments grossièrement déchiquetés en un petit monticule au creux de sa paume et les ingurgita d'un coup, des larmes s'amassant au coin de ses yeux. Les herbes formèrent une pâte amère qui resta coincée dans sa gorge. Une vive nausée lui contracta l'estomac, mais Leda ravala tout, car elle ne pouvait se permettre de gaspiller. N'ayant pas la force de redescendre pour puiser de l'eau, elle déglutit quatre, cinq fois, sa salive épaisse poussant la boule un peu plus loin. Combien de fois avait-elle dû récupérer dans ses mains son vomi répandu par terre pour le dévorer en pleurant ? Combien de fois avait-elle tété le drap imbibé d'herbes à moitié digérées, espérant absorber un peu de leur précieuse sédation ? Leda redoutait de devoir recommencer.

Enfin, elle s'affala sur sa couchette, les yeux au plafond, les fleurs et leurs effets se succédant dans son esprit. Verveine pour un sommeil heureux. Valériane pour le tremblement

des mains et l'endormissement. Passiflore pour les songes éveillés. Mélisse pour le ventre et les cents pas. Aubépine pour le souffle. Camomille pour la tête. Tilleul pour lier le tout.

Seule comptait la fuite.

…

Rarement, très rarement, Leda se réveillait dans la nuit. Une vive panique lui mordait le ventre, si bien qu'elle ne parvenait pas à se rendormir. Elle n'avait alors d'autre choix que de se glisser hors du lit. Elle s'assurait que les rideaux étaient bien fermés et s'asseyait sur une chaise, ayant l'impression que la nuit se réduisait à l'étroitesse de sa chambre, une petite bête d'ombre qui tiendrait dans le creux de sa main. L'angoisse était toujours pire la nuit, ce qui lui faisait penser que la nuit elle-même était tourmentée, qu'elle avait peur de sa propre noirceur.

Il devait faire sombre, dans son ventre aussi. Alors Leda posait délicatement sa paume sous son nombril et faisait la seule chose qu'il lui venait à l'esprit, la seule chose qui importait plus que ses fleurs.

Elle racontait son secret. Elle n'en possédait qu'un seul, qui ne lui appartenait pas vraiment : tous les Muets dissimulaient le même. C'était sa voix. Elle fredonnait des chansons informes, puis soufflait des mots, au hasard. *Pomme. Coussin. Ciel. Dormir. Eau.*

Au fil des minutes, l'angoisse s'assoupissait, les dents relâchaient leur emprise sur son ventre, et elle pouvait retourner au lit.

Cette nuit-là, il arriva la même chose. Ses yeux s'écarquillèrent, pendant quelques secondes elle étouffa. Elle avait fait un cauchemar, une multitude de couches de

draps l'enveloppaient, seule son visage émergeait, comme à la surface de l'eau, et le poids immense des draps écrasait sa poitrine. Elle voulut descendre du lit mais réalisa que ses membres étaient entortillés dans les draps humides de sueur. Elle se débattit - une eau poisseuse plein les poumons, la pression d'une main sur le sommet de son crâne - avant de basculer hors de sa couche, haletante. Bien sûr, ce n'était pas *son* rêve, mais bien des images artificielles digérées et recrachées par les herbes… et pourtant l'écrasement était réel, la nuit lourdement posée sur sa poitrine, une sensation de suffocation qui rendait impossible le retour au sommeil.

Ses mains tâtonnèrent sur la table de chevet, à la recherche d'un bout de chandelle, mais elle se souvint qu'il ne lui en restait plus, et qu'elle était autant aveugle que muette. L'obscurité avait la même épaisseur, la même liquidité que l'eau. Leda palpa son corps, se rappelant à sa propre présence : elle existait, elle n'était pas en train de se noyer, le rêve n'était pas le sien, pas le sien, pas le sien.

Après avoir fait dix fois le tour de la pièce, elle se laissa tomber dans sa chaise, près de la fenêtre. Ses mains se portèrent sur son ventre. Elle s'efforça de modeler ses pensées en mots, car ces derniers seraient d'autant plus persuasifs qu'ils étaient rares. Le bébé entendait-il ses pensées ? Elle ne pouvait en être certaine. Alors, comme les autres fois, elle fredonna.

Ce n'était pas tout à fait une voix. La bouche fermée, le son n'était rien de plus qu'un tremblement dans sa gorge. Il aurait tout aussi bien pu n'exister que dans son imagination. Quand le souffle de Leda se faisait plus grave, le tremblement se lovait à la base de sa gorge ; quand il devenait plus aigu, il remontait, chatouillant sa langue, son palais. Fermant les yeux, elle envoya le fredonnement dans sa poitrine, puis son ventre, le poussant

toujours plus bas, jusqu'à ce qu'elle atteigne cette poche soyeuse et chaude dans laquelle elle imaginait le bébé.

Le bruit descella ses lèvres, à peine plus qu'un bruissement. Elle ne se souvenait pas si elle avait déjà entendu cet air quelque part ou si elle l'inventait, mais son étrangeté la réconfortait. Elle imagina sa voix comme un symbole dont elle seule connaissait le tracé. Elle aimait avoir un secret que personne ne pouvait lui prendre, un secret qu'on ne pouvait pas ranger dans un coffre et glisser dans la terre.

Avec d'infinies précautions, Leda forma des mots, dont le motif imprimait une saveur unique dans sa bouche. *Sucre.* Et le goût rêvé du miel enveloppa sa langue. *Doux.* Elle effleura sa manche de ses lèvres, mais le tissu était rugueux. *Paupières.* Elle cilla, portant attention au glissement de la peau contre ses globes oculaires. *Caillou.* La dureté et la rondeur du caillou emplirent ses joues.

Elle continua sa litanie jusqu'à ce que l'envie d'uriner soit trop pressante et qu'elle doive se lever pour se soulager dans le pot de chambre ; non pas celui dans lequel elle dissimulait ses possessions, mais un autre, à moitié plein déjà. Comme elle ne parvenait pas à se rendormir de toute manière, elle le souleva pour aller le vider dans le caniveau. Elle retira la chaise de sous la poignée et ouvrit la porte.

Juste de l'autre côté du seuil, deux individus l'attendaient. Leda faillit échapper le pot.

On t'a entendue parler toute la nuit, exprima une femme, ses manches amples remuant comme des ailes d'oiseau. *Tu n'es pas digne de confiance.*

La vérité était que personne, jamais, n'était digne de confiance, mais les Muets qui brisaient la règle du silence étaient pires que les autres, aussi fallait-il leur rappeler les préceptes qui gouvernaient leur existence. *Les gens qui parlent avec leur bouche vous mentent. S'ils ne mentent pas, ils disent vrai, ce qui est encore pire. La seule façon de se protéger à la fois du brouillard du mensonge et de l'irrévocabilité de la vérité et de ne rien dire du tout.* Bien sûr, les membres du clan connaissaient les rudiments de la langue pour des raisons de commerce, lorsqu'ils quittaient l'enceinte de leurs quartiers, mais jamais ils ne la parlaient.

Les deux Muets laissèrent Leda vider son pot de chambre dans une cour intérieure, tapissée de mouches et d'excréments. Ils ne lui permirent pas de remonter à sa chambre, l'intimant plutôt à les suivre dans une pièce presque vide, flanquée d'une couchette et de quelques moignons de bougies. Leda s'installa sur le matelas, qui craqua sous son poids. La paille perçait le tissu et lui piquait les cuisses.

Un Muet se plaça à sa gauche, l'autre à sa droite. L'un d'eux tenait un petit coffret rempli d'un nécessaire à couture. Leda ne se posa aucune question. Avant que ses décoctions d'herbes ne l'enveloppent dans leur somnolence perpétuelle, elle avait été douée. On avait maintes fois demandé son aide pour coudre les lèvres des traîtres. Elle s'acquittait de sa tâche avec plus de soin que nécessaire, avec la même minutie que si elle brodait des symboles sur un canevas. Elle apercevait la même personne le lendemain, les fils systématiquement coupés, mais les marques bel et bien présentes. Les cicatrices pâlissaient sans jamais complètement s'effacer.

Elle ressentit tout de même une vague panique quand l'aiguille s'approcha de ses lèvres. Les doigts qui effleurèrent son visage sentaient la terre et l'oignon.

Tandis que l'aiguille traversait la chair, elle ferma les yeux, pour éviter que les Muets ne discernent le nouveau secret qui germait en elle, plus solide, plus concret que la voix. Et bien que personne ne puisse l'entendre, elle le pensa en mots, car on ne pouvait coudre son esprit.

Nous ne resterons pas ici.

Chapitre trois

Enfoncée dans un seuil, Létale observa longuement le bâtiment au fond de l'impasse. C'était un édifice gris de deux étages, étroit, coincé comme dans un corset. De grosses briques bouchaient certaines fenêtres. Une fille aux cheveux pâles couverts d'un foulard, manifestement une Truande, entrait et sortait constamment par la porte pour rencontrer les gens qui se hissaient dans la rue pentue. Sa voix portait, elle semblait ne pas se soucier de dissimuler les conseils qu'elle offrait aux visiteurs. Lorsqu'on lui demandait comment soigner les ulcères dans la bouche, elle haussait le ton pour répondre, comme si elle ne s'adressait pas seulement à son interlocuteur. Létale aperçut un visage de l'autre côté d'une fenêtre. Il se replia dans l'obscurité lorsqu'il remarqua qu'on l'avait vu.

La fille se montrait plus prudente avec les médicaments. Elle faisait entrer les malades et les blessés dans l'hospice, ou y disparaissait quelques minutes pour en ressortir plus tard, les mains vides en apparence, des sachets glissés dans les manches. Celles-ci étaient amples au niveau du bras, puis se resserraient aux poignets ; parfaites pour y cacher des choses sans qu'elles ne tombent inopportunément.

Vers la fin de la journée, une Truande flanquée d'un chariot rempli d'enfants s'engagea dans l'allée escarpée. La fille s'apprêtait à rentrer, mais quand elle vit la femme souffler en tirant sa charrette, elle se retourna, sourcils froncés.

En quelques enjambées, elle fut au niveau de la Truande. Celle-ci paraissait épuisée.

— Désolée, dit la fille. Willem a pas trop réfléchi, quand il a installé son hospice au sommet d'une rue comme celle-là. Alors, c'est quoi le problème ?

— Le plus petit saigne des dents, répondit-elle en désignait un garçon aux joues creuses.

— C'est ses gencives.

— Ses gencives ? Peu importe, il saigne et il veut plus boire depuis des jours. Mes seins sont enflés et ils font mal, mais le lait sort pas.

L'attention de la fille alternait entre la femme et les trois enfants entassés dans le chariot. La vision rappelait une version plus petite des charrettes de cadavres qu'on envoyait dans les champs. L'un des gamins était penché en dehors du véhicule et tentait d'attraper un petit os qui traînait par terre. L'enfant aperçut Létale et se figea. Elle lui sourit, puis la petite fille continua son jeu.

— Tu peux te masser les seins avec un linge imbibé d'eau froide, ça devrait les décongestionner. Pour les gencives, je sais pas trop. Willem aurait su. C'est cette maladie. Je peux pas la leur enlever.

La Truande soupira.

— Je sais. Un enfant est mort le mois dernier, il avait des crampes dans le ventre et se salissait partout. Notre fratrie a presque plus d'enfants. Si la ville en tue un autre, notre chef va être très en colère.

Le front de la fille se plissa. Létale savait que le terme « fratrie » désignait un groupe de Truands plus ou moins organisé, agissant sous les directives d'un ou d'une cheffe. La plupart des fratries se dissolvaient et se reconstituaient à un tel rythme qu'il était impossible de savoir qui appartenait à qui.

— Le gamin qui se vidait, quelle eau il buvait ?

— L'eau de pluie.

— Vous la recueillez dans quoi ?

— Un seau que j'ai piqué quelque part.

— Fais gaffe.

— On va quand même pas ouvrir la bouche directement sous le ciel chaque fois qu'il pleut.

La fille aux cheveux blonds soupira.

— Lave les petits dans l'eau la plus propre que tu peux trouver, nourris-les — si c'est de la viande, cuis-la bien — et s'ils ont des nausées, oublie pas la racine que je t'ai donnée la dernière fois, s'il t'en reste. Suffit de la mâcher quelques minutes. Les laisse pas courir partout sans chaussures.

La Truande hocha simplement la tête avant de rebrousser chemin. Le chariot bringuebalait. Le même enfant qui avait essayé d'attraper l'os allongeait son bras décharné, l'index traçant un mince sillon dans la saleté.

La fille croisa les bras dans son grand châle et ne bougea pas tant que l'impasse ne fut pas déserte. Elle leva ensuite le regard au ciel. Ses lèvres se serrèrent à la vue des épais nuages qui noircissaient le ciel. Aujourd'hui, il ferait nuit avant l'heure.

Enfin, la fille remonta la ruelle et s'enferma dans l'hospice.

Létale attendit. D'abord, elle devait encore réfléchir à ce qu'elle dirait précisément à la jeune Truande. Ensuite, elle trouvait qu'interrompre les gens lorsqu'ils étaient occupés constituait une judicieuse façon de juger leur tempérament. Il lui restait à fabriquer un prétexte pour se présenter à la porte de l'ancien hospice. Elle extirpa d'un fourreau à sa ceinture un petit couteau, finalement aiguisé, qu'elle glissa sur la paume de sa main gauche. Dans la pénombre grandissante, l'entaille paraissait presque noire. Elle essuya la lame sur un

morceau de tissu qu'elle conservait dans sa sacoche, puis s'extirpa de son coin d'ombre pour gravir l'impasse. Elle observa un instant la gravure sur la porte : un corps ouvert comme un livre, les organes soigneusement rangés dans l'abdomen. Un heurtoir surmontait la tête du petit personnage, si bien que lorsque Létale frappa trois coups, le métal cogna le crâne de bois. Elle attendit, puis répéta l'opération.

Au bout de quelques minutes, elle entendit un entrechoquement métallique, puis la porte s'entrouvrit. La fille serrait un kriss dans sa main. Un tablier qu'elle ne portait pas tout à l'heure serrait sa taille et béait au-dessus de sa poitrine. Elle s'était départie du foulard qui couvrait ses cheveux.

— Personne se sert de cette cochonnerie, ça fait trop de bruit.

— J'en suis désolée, je voulais être certaine que vous m'entendiez. Je me suis blessée. Pourriez-vous m'aider ?

Le regard de la Truande glissa sur Létale, s'arrêtant sur les seuls bouts de peau visibles : le visage, le cou, les mains.

— Le dispensaire est plus en fonction depuis des mois.

— Pourtant, je vous ai vue donner des conseils à des malades toute la journée. Certains n'appartenaient même pas à votre clan.

La fille regarda encore une fois les mains désarmées de Létale. Un mince filet de sang s'était amassé dans sa paume et longeait la chair de son pouce.

— C'est bien le dispensaire de Willem ? insista Létale.

— Il est mort.

— Ah, depuis quand ?

Elle haussa les épaules.

— J'sais pas. J'écoule ses stocks et après, c'est fini.

La fille regarda par-dessus l'épaule de sa visiteuse.

— Entre.

Létale inclina la tête et s'insinua dans l'entrebâillement. La jeune fille tira promptement les verrous. Dans la lueur d'une bougie déposée sur une table basse, Létale aperçut l'ondulation argentée du kriss.

— Ton nom, et ton clan.

— Je m'appelle Létale. Et je n'ai pas de clan.

— Létal ? Tu fabriques du poison ? Tu poignardes des gens ? Tu les décapites ? Peut-être que tu les fais flamber… ou bien tes géniteurs voulaient que tu crèves sans avoir à te tuer eux-mêmes ?

La femme sourit.

— Ils n'ont pas grand-chose à y voir. Et puis, ce n'est qu'un mot. Je le changerai quand il ne me conviendra plus. Toi, tu es Popessa, n'est-ce pas ?

— Comment tu connais mon nom ?

— Je connaissais Willem.

— C'est toi qui l'as tué ?

— C'était une personne que je respectais.

Popessa considéra en silence la réponse de Létale. Au bout d'un moment, elle rangea son arme et alluma deux autres bougies. Les flammes caressèrent la bordure de deux canapés affaissés, garnis de coussins.

— Assis-toi et dis-moi ton problème. Fais vite. J'étais occupée.

Létale s'installa sur un divan d'un côté de la table, Popessa sur un fauteuil de l'autre. La main intacte de Létale effleura un coussin peu à peu mangé par la moisissure, troublée par l'incongruité de ce siège qui semblait avoir été placé là pour qu'on y reste. Elle se pencha par en avant et déplia ses longs doigts pâles au-dessus de la table. Elle remarqua alors, inscrite dans le bois, une silhouette similaire à celle qui figurait sur la porte, mais plus grande et plus détaillée. Elle reconnut le foie, les poumons, le coeur, les reins, tous disposés au bon endroit. Popessa fronça les sourcils.

— Quoi, c'est tout ?

— Je ne voudrais pas que ça s'infecte.

La jeune fille ne fit pas mine de bouger. Elle examinait la paume blanche, l'égratignure nette et fraîche.

— Tu t'es fait ça pour venir me déranger ?

Les lèvres de Létale s'étirèrent.

— Pour discuter.

Le froncement de sourcils de Popessa s'approfondit.

— J'ai pas le temps. Dis ce que t'as à dire pendant que je te soigne, et laisse-moi.

— Merci.

— Dis pas des conneries.

Popessa se releva, bougeoir en main, et fouilla dans une armoire. Lorsqu'elle revint, elle avait un flacon, une paire de ciseaux et des carrés de coton. Elle toucha les doigts de Létale pour bien dégager la paume blessée. Une goutte de sang vint se loger dans l'estomac du personnage gravé.

Pendant que Popessa nettoyait l'égratignure et la pansait, Létale l'étudiait. Une pâte noire croûtait sa chevelure pâle, comme si elle l'avait enduite de suie.

— Ce dessin, sur la table. À quoi sert-il ?

— C'est Willem qui l'a gravé. Quand des gens venaient et qu'ils plaignaient d'avoir mal, mais qu'ils avaient pas de blessure, il leur demandait de montrer où ils souffraient. Après, il leur expliquait ce qui clochait. Quand il le pouvait.

— Et toi, tu ne le fais pas ?

— Non. Je l'assistais, mais je suis pas corpsoliste. Je peux soigner les blessures mineures et aider pour trois, quatre maladies, mais c'est tout.

— Et si j'avais la maladie de Norgris ?

Popessa serra fermement le bandage.

— Je te suggérerais d'aller te noyer dans un puits. Sinon tu risques de finir comme le chat que j'étais en train de découper à la cave.

Létale haussa un sourcil.

— Certains prétendent que c'est contagieux.

— Non. C'est à cause de la crasse. Enfin, c'est ce que Willem disait. Quand on voit la couleur des cadavres, on comprend que c'est évident.

Popessa se redressa. Son kriss était réapparu dans sa main.

— Je voudrais finir mon travail avant qu'il se mette à puer.

— Je peux te regarder pendant la dissection ?

— J'suis pas très douée. Je l'ai dit : je faisais qu'aider Willem.

— La maladie de Norgris m'intéresse.

La jeune fille soupira.

— Bon. Viens, alors. Mais tu descends la première.

Elle désigna un escalier qui plongeait sous le plancher, dans un coin de la pièce. Létale s'engagea, devinant la présence de l'arme pointée dans son dos. Les marches étaient si étroites qu'il fallait y poser les pieds de côté. Au bout des marches, une porte ouverte révélait une pièce basse de plafond, toute en pierres, au centre de laquelle trônait une longue table de bois. Popessa n'alluma qu'une seule chandelle, qu'elle avait dû souffler lorsqu'elle était montée. L'éclairage était si faible que le chat, sur la table, semblait être le sujet d'un vieux tableau au vernis oxydé, à la toile rongée de moisissures noires. Ne subsistait qu'un bout de pelage orangé. Les pattes nécrosées de l'animal se camouflaient dans le grain de la table. Popessa invita Létale à s'asseoir sur un tabouret, tandis qu'elle-même enfilait des gants et saisissait un scalpel. Létale remarqua un livre ouvert sur le coin de la table. Elle se tendit.

— Ce n'est pas trop sombre, pour travailler ? remarqua-t-elle.

— Willem aurait dit pareil. Il avait même des lampes. Il y avait tellement de fumée au plafond qu'on pouvait plus respirer. Moi, j'essaie d'économiser les chandelles. C'est pas très futé, d'avoir arrangé la salle de dissection à la cave.

Létale acquiesça, puis laissa la jeune fille travailler en silence. Elle soupirait souvent, courbée sur le cadavre, les doigts plongés dans les entrailles. Chaque fois qu'elle s'attaquait à un nouveau membre ou un nouvel organe, elle murmurait ses observations. « Pattes avant nécrosées jusqu'à l'articulation du genou. Amputation possible en l'absence de symptômes ventraux ou supérieurs. Foie dur et enflé. Deux ulcères dans l'estomac. » De temps en temps, elle retirait ses gants et prenait un fusain sur le coin de la table, puis gribouillait quelque chose dans les marges du livre.

— J'ai jamais ouvert d'humains, dit Popessa après avoir renfilé ses gants, mais je suis sûre qu'un humain avec la maladie serait tout pareil. Et tu vois, quand ils sont morts, c'est facile, on voit ce qui leur est arrivé. Je sais que ça commence le plus souvent par la nécrose des membres inférieurs. Et ça monte, et ça grimpe, et ça empoisonne tout le corps. On peut trancher les jambes, mais après ? Après, c'est mort. Ils crèvent, les malades. On peut pas trancher les poumons. La fièvre, on la fait baisser et elle remonte. Les nausées, elles se calment et reprennent. Les frissons secouent les muscles jusqu'à la brûlure. Ils toussent, ils crachent. On leur dit de se gargariser. À quoi ça sert ? Ils finissent quand même dans les chariots de cadavres en direction des champs.

— Cette impuissance semble te frustrer, intervint Létale, avec précaution.

— Je voudrais pouvoir soigner tout le monde. Mais tu vois, si je tombais malade, je pourrais même pas me soigner, moi ; je me regarderais pourrir.

— Tu soignerais même ceux qui ne sont pas Truands ?

Popessa déposa les organes dans un récipient métallique. Puis, en un geste d'impatience, elle y fourra aussi ce qu'il restait du chat.

— Norgris a pas de favoris. Pourquoi j'en aurais ?

— On pourrait appeler ça de la générosité.

— Non, j'vois pas.

Létale se mit à pianoter sur sa cuisse.

— Je peux voir ce que tu écris, dans le livre ?

— C'est juste pour me rappeler. Y'a pas souvent du nouveau, mais à force, je me dis que je vais finir par trouver un motif.

— Un motif ?

— Dans les symptômes. Enfin, il est déjà là, le motif, mais peut-être que je finirai par voir un remède, dans les lignes.

Létale contourna la table, noua les mains dans son dos et se pencha au-dessus de l'ouvrage. C'était un livre comme tous les autres : vieux, gondolé, l'écriture pâlie. Mais les marges étaient remplies de dessins, de symboles et de lettres grossièrement formées. L'ensemble constituait un message indéchiffrable à ses yeux. Elle remarqua tout de même une récurrence, dans certaines courbes, dans l'entremêlement des symboles. Était-ce à l'intérieur de cette calligraphie mystérieuse que Popessa comptait dénicher la solution à la maladie qui fauchait les habitants de Norgris après chaque averse ?

— Que feras-tu quand il n'y aura plus de blanc à remplir ? demanda Létale, alors qu'une toute autre question emplissait sa tête.

— Dans les livres ? J'sais pas. Je vais trouver une autre surface.

— Au sommet de la ville, il y a un lieu où… tu pourrais trouver les surfaces dont tu as besoin.

Popessa coula vers elle un regard suspicieux.

— Des livres ?

— De l'espace.

— Pour quoi faire ?

— Certaines personnes s'y assemblent. Pour décider comment le remplir.

— C'que tu racontes, ça a aucun sens.

Létale se contenta de sourire.

— Peut-être bien. Mais si un jour tu cherches un endroit où déchiffrer tes motifs, sache qu'il existe.

Elle se dirigea vers l'escalier.

— Je ne te dérangerai pas plus longtemps. Au revoir, Popessa.

…

Létale connaissait Norgris si intimement que voyager la nuit ne la dérangeait pas, mais elle était fatiguée : elle n'était pas certaine d'avoir convaincu Popessa, et ses alliés comptaient sur la jeune fille pour établir un lien à la fois avec les Truands et les corpsolistes. Tandis qu'elle se dirigeait vers un lieu relativement sûr où dormir, un attroupement, devant la façade d'un corpsoliste dont elle connaissait la réputation ambiguë, attira son attention.

La foule clairsemée convergeait vers la porte laissée ouverte, de laquelle s'étiolait un pâle halo de lumière. Comme elle l'avait fait pour Popessa plus tôt, Létale s'adossa contre un mur et regarda le manège. Les gens gardaient une certaine distance entre eux, se jaugeant avec méfiance. Des lames luisaient, des matraques pendaient aux ceintures, on laissait entrevoir la poignée d'un garrot. Dans l'obscurité, chaque geste se doublait d'une ombre qui revêtait plus de duplicité que le mouvement dont il émanait. Certains tenaient des chiens en laisse, d'autres pressaient des poules ou des rats contre leur poitrine. Un homme transportait une cage dans laquelle un chaton et un poussin se lovaient l'un contre l'autre. Ces gens ressortaient du bâtiment les mains vides, mais Létale savait qu'en les fouillant minutieusement, on trouverait quelque part une fiole, un sachet, une dragée.

Une femme se tenait à quelque distance des autres, presque aussi invisible que Létale. L'ourlet de sa robe avait été grossièrement raccourci et cousu, et ses maigres chevilles dépassaient, étroites comme des pattes d'oiseau. Létale eut l'impression qu'elle tanguait. La

femme ne pénétra dans le bâtiment que lorsque le dernier des clients se fut éclipsé. Quelque chose, dans l'attitude de cette femme, l'intrigua. Elle la suivit à l'intérieur. Aussitôt, une puissante odeur de fumier l'assaillit, ainsi qu'un autre parfum, plus insidieux, qui évoquait une tisane offerte en toute hypocrisie, le goût amer du poison sur la langue. La flamme d'un brasero révélait une portion d'un mur de pierres. Le mobilier consistait en un comptoir haut, séparé du reste de la salle par un grillage rouillé montant jusqu'au plafond. Un carré dans lequel pouvait passer un bras se découpait dans la grille.

Quelque part, derrière ce mur, des chiens et des chats gémissaient, glapissaient, des rats couinaient. Létale entendait le grattement des griffes contre la pierre. Elle prétendit attendre son tour, les mains croisées devant elle. Elle était déjà venue ici, et il n'y avait rien à voir : le corpsoliste Malvieux était un être exécrable qu'elle aurait aimé poignarder, si seulement elle s'adonnait encore à ce genre de choses. Elle étudia plutôt la femme. Cette dernière ne portait pas l'habit caractéristique des Muets, mais elle en manifestait l'attitude : un effacement, une maladresse dans sa façon d'interagir avec cet environnement qui n'était pas le sien. Sa robe tombait sur son corps comme une peau trop grande, ses cheveux huileux collaient contre son visage pâle. Il y avait en elle une fatigue que Létale ressentit dans sa propre chair.

« Du calme, mes petits. Tout cela sera bientôt terminé » disait une voix d'homme. Il y eut le grincement d'une porte, puis les bruits s'atténuèrent. Une silhouette se dessina derrière le grillage. Les yeux de Malvieux brillèrent, piquants comme des aiguilles.

— Muette, n'est-ce pas ? Loin de chez toi. Insatisfaite. Fuyant quelque chose. Tu n'as pas encore trouvé ce que tu désires.

La femme entrouvrit la bouche, la referma, écarta de nouveau les lèvres, incapable de produire le moindre son.

— Alors ? insista le corpsoliste.

Il jeta un rapide coup d'oeil à Létale, qui lui sourit. La femme chiffonna sa robe entre ses mains, avant de lisser le tissu sur son ventre. L'homme baissa son regard.

— Cela me semble encore récent. Il n'est pas trop tard. Mais pas ici à l'officine, le mieux serait dans mon laboratoire.

La Muette eut un mouvement de recul. Létale, vigilante, glissa sa main dans un pli de sa jupe. Ses doigts se lovèrent sur la poignée du couteau qui avait servi à entailler sa main. Malvieux rit.

— Ah ! Et moi qui croyais que tu voulais te débarrasser du parasite. Que veux-tu, dans ce cas ?

La femme se mit à gesticuler. L'éclat blanc de ses mains remuait dans la pénombre.

— Il ne sert à rien de jouer à ce jeu avec moi, petite. Je ne comprends pas le langage des langues-coupées.

La Muette captura son poignet entre ses doigts et y enfonça ses ongles. La main retomba, domptée. Elle tremblait.

— Que veux-tu donc ? demanda encore une fois le corpsoliste.

— Le sauver.

La voix était une chose fragile, hésitante, à peine plus qu'un oisillon étranglé entre deux grosses mains.

— Le sauver ? répéta Malvieux. Encore faut-il qu'il survive. Il peut encore mourir. Tout peut arriver : maladie, infection, fièvre. La mort spontanée, aussi, cela s'est déjà vu. Et puis, rien ne garantit que tu ne te feras pas tuer dans les prochains mois. Cela dit, si la bestiole s'accroche, reviens dans quelques mois. Je le tirerai de là sans problème. Mon laboratoire est bien tenu. Je peux coudre tes déchirures comme les Aristocrates font la dentelle. Si tu veux éviter de servir de récipient à une nouvelle infection de ce genre, je peux même coudre la petite déchirure naturelle que tu as entre les jambes. Les belles Propres, elles me donnent des tas de pourceaux, en échange de cette opération. Je peux alors m'exercer à l'art du fil et de l'aiguille à loisir.

À mesure que Malvieux parlait, Létale s'était approchée de la Muette. Lorsque celle-ci, d'un coup sec, se tourna pour fuir, elle buta contre sa poitrine. Létale lui empoigna le bras et la tira hors de l'officine. La femme ne protesta pas, ne posa aucune question. Elle se laissa guider quelques rues plus loin. Elles se rencognèrent finalement dans une venelle déserte. Létale lâcha le bras de la femme et soupira.

— Malvieux, siffla-t-elle. Il est doué avec l'aiguille et les drogues, c'est vrai, mais c'est une raclure.

L'autre femme leva les yeux pour regarder Létale. Elle cilla, puis abaissa son regard. Létale ne rechigna pas devant la douzaine de petits plaies rouges qui cerclaient la bouche de la Muette. Certaines avaient commencé à croûter.

— Je suis désolée, dit-elle enfin. J'ai écouté votre conversation. Je dois dire que je suis assez surprise. Généralement, les femmes pensent à se sauver elles-mêmes.

La Muette fit prestement disparaître ses mains dans ses poches. Létale eut le temps de voir les doigts tachés de terre. Les prunelles de la femme effleuraient les choses sans jamais s'y fixer. Ses mains se contractaient encore et encore à travers le tissu.

— C'est la même chose, finit-elle par dire.

— Qu'est-ce qui est la même chose ?

Mais la Muette ne s'expliqua pas davantage. Létale soupira à nouveau.

— Que désirez-vous ? Pour vous et le bébé, je veux dire.

La femme cessa un instant de respirer.

— Être bien.

La réponse saisit Létale.

— Être bien, répéta-t-elle.

— Qui peut me donner ça ? Où ?

Létale sentit son propre visage fondre comme de la cire.

— Je ne sais pas. Il y a peut-être un lieu, au sommet de la ville. Pour les gens qui veulent… être bien. Dans le quartier des peines.

Les yeux de la Muette s'écarquillèrent. Sans doute avait-elle entendu les histoires d'eau empoisonnée, de ruines stériles, d'un lieu si mort qu'un cadavre aurait pu y pourrir sans que la moindre larve se niche dans la chair.

— Sinon, il vaut mieux vous en occuper seule. On ne peut faire confiance à personne.

— Seule.

— Oui. Pour l'instant, il en est ainsi. Je suis désolée.

Les épaules de la Muette s'arquèrent vers l'avant, elle baissa la nuque. Létale pensa à une exécution.

— Je connais un endroit sûr. Trouvez l'auberge de la Peau de mouton et réfléchissez à ma proposition. Si vous décidez d'aller au quartier des peines, j'y serai.

La femme ne bougeait plus, ne parlait plus. Ce ne fut qu'après un moment d'analyse que Létale comprit qu'elle avait remarqué l'argenté de son couteau dans les plis de sa jupe, et qu'elle le fixait, une lueur assoiffée dans les yeux. Létale sourit doucement.

— Bonne chance. Quoi que cela puisse signifier.

Quelques minutes après avoir laissé la Muette, Létale remarqua une tunique brune dans une embrasure. L'homme, grand et propre, la regarda passer. Elle fit comme les autres citadins et l'ignora. Il croirait que cette femme, presque plus grande que lui, vêtue comme une ombre, ne l'avait pas vu, mais la vérité était que Létale avait conquis depuis longtemps l'illusion d'invisibilité des Pieux. Il était facile de les oublier, eux qui ne parlaient pas et qui observaient en silence, eux qui ne sentaient jamais l'animal ni la pluie ni la sueur, eux qui ne laissaient pas d'empreintes, eux que les lames ne transperçaient jamais, que le poison laissait intacts, eux dont la nuque solide ne risquait pas le coup d'un bâton. On n'avait jamais vu de cadavre de Pieux dans les charrettes putrescentes à destination des champs. Lorsque Létale avait réalisé que la chair sous l'habit impeccable pouvait pourrir elle aussi, il avait soudain été plus facile de les voir.

Et pendant que Létale laissait le Pieux s'imaginer qu'elle ne l'avait pas aperçu, elle pensait à la musique et aux mains chaudes, au sang et à la cigüe.

Chapitre quatre

Les genoux enfoncés dans la terre, Wilfride cueillit un navet en un agile tour de main. Le légume protubérant vint rejoindre les autres dans une caisse. Le sol béait là où les légumes s'étaient trouvés, des trous sombres comme une gencive évidée.

Un écho lointain balaya les champs. Wilfride reconnut le chant distinctif de la cloche perchée près des murailles. Elle regarda par-dessus son épaule en direction de la ville. D'où elle se tenait, à la lisière entre le territoire sauvage et les cultures appartenant aux paysans, elle ne pouvait apercevoir le mur d'enceinte. Elle égrena les vagues sonores projetées par l'immense cloche : une, deux, trois, quatre… Puis, estimant qu'elle n'avait pas davantage de temps à perdre, elle poursuivit son labeur.

Elle s'interrompit à nouveau près d'une heure plus tard, alors qu'elle arrachait une à une les carottes assez grosses pour la récolte. Une brise venue du territoire soufflait. Wilfride ferma les yeux. Le vent sécha ses cheveux humides de sueur et rafraîchit son front, un frisson fourmilla sur son cuir chevelu. Lorsqu'elle souleva les paupières, elle remarqua les feuilles qui ondulaient de l'autre côté de la clôture.

Wilfride n'avait jamais eu l'intention d'agrandir son potager au-delà de la frontière. Un jour, des pousses avaient tout simplement crevé le sol, et la paysanne avait reconnu les fanes de carottes et le triangle arrondi des feuilles de pommes de terre. Après avoir vérifié que personne ne la regardait, elle avait étiré le bras entre les piquets de bois et arraché un tubercule d'une forme et d'une couleur inhabituelles. Elle avait alors compris que cette portion du potager ne venait pas d'elle, mais de *là-bas*. Elle blâma la terre et le vent, mais coupa tout de même la pomme de terre en cubes, qu'elle bouillit dans une soupe. Demigronde

mangea le tout sans émettre de commentaires. Wilfride supposa donc qu'au fond, il n'y avait guère de différence entre les légumes qui croissaient d'un bord ou de l'autre de la clôture.

Comme cette première fois, quelques mois plus tôt, Wilfride allongea le bras et empoigna à la hâte les tiges à sa portée. Si on la voyait, on lui dirait de brûler sa récolte et de se récurer les mains à la brosse. Elle attendait ce jour avec une sombre fébrilité. Elle croquerait directement dans le tubercule cru et en avalerait une grosse bouchée, sans lâcher des yeux son interlocuteur. « Est-ce qu'il faut que je récure mes tripes à la brosse, maintenant ? » dirait-elle sans ciller. « Est-ce que vous allez me foutre le feu ? »

Heureusement, l'envergure des champs permettait à Wilfride de dépasser les limites du territoire paysan sans se soucier d'être épiée par le voisinage. La chaumière la plus proche se réduisait à une maquette, au loin ; ses habitants, des coléoptères qu'elle pourrait tenir entre le pouce et l'index. Elle enjamba donc la clôture sans trop d'inquiétude et ramassa tout ce qu'elle pouvait, remplissant les poches de ses pantalons et tenant le reste contre sa poitrine. Elle se dépêcha tout de même, ayant l'impression de commettre une chose innommable. Penchée, le dos en bouillie, elle ne jeta pas un seul regard à l'horizon tapissé de forêts. Elle le sentait malgré tout, lui tapotant l'épaule. *Regarde-moi, regarde-moi : n'as-tu pas envie de faire une promenade ?*

De retour dans son potager, la paysanne laissa tomber sa récolte dans l'une des caisses. Sa chemise maculée de terre collait à sa peau. Elle essuya grossièrement une carotte tirée d'une poche de son pantalon et la croqua. Tout en mastiquant, elle jaugeait sa parcelle en calculant ce qu'il lui restait à faire. Les chèvres, nourries et traites ; les poules, nourries ; les œufs, ramassés ; le potager, entretenu et nettoyé. Il lui fallait encore préparer la concoction pour Demigronde — puis s'assurer qu'il ne la recrache pas — et aider à la

préparation des sacs de farine, qui seraient livrés de l'autre côté de la muraille au prochain jour de marché.

Wilfride venait de terminer de grignoter sa carotte quand elle se rendit compte qu'un paysan marchait résolument dans sa direction, la mine sombre. Elle essuya son front trempé avec sa manche et rejoignit l'homme, préparée à entendre les mauvaises nouvelles. Il y avait toujours quelque chose : un parasite dans l'avoine, du bétail malade, des gamins qui buvaient l'eau qu'il ne fallait pas boire, un bris dans les forges, un chevreau qui était né avec une patte en trop.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda sèchement Wilfride.

— C'est les villois, fit le paysan, désignant les habitants qui vivaient sur la montagne.

— Quoi, encore ?

— Ils nous ont livré une fournée de cadavres.

Une colère tempérée, familière comme un vieil animal, gagna Wilfride. Elle avait l'habitude de détester les villois, mais sa haine avait cessé de bouillir dans ses veines depuis bien longtemps. Le sentiment obscurcit tout de même son humeur. Elle réalisa que la cloche entendue plus tôt devait annoncer le convoi de cadavres.

— Ils s'en sont débarrassés il y a tout juste cinq jours. Ce n'était pas attendu avant un bout de temps encore. Ils arrivent dans combien de temps ?

Le paysan regarda par-dessus son épaule.

— Difficile à dire. Les ânes sont fatigués. Pas avant le crépuscule, c'est certain.

— Très bien. Je serai au brasier.

Son message transmis, le paysan tourna les talons. Wilfride avait dit « très bien » comme on aurait pu dire « je préférerais mourir », mais puisqu'elle était déléguée à la tâche

de faire brûler les carcasses de villois, elle n'avait d'autre choix que de s'y plier. Si personne ne s'en occupait, ils pourriraient et leurs fluides souilleraient les terres. Les villois ne s'en chargeraient jamais eux-mêmes, et Wilfride, comme tous les autres paysans, craignait que l'infection ne se déverse de la montagne par jour de pluie. Elle s'imaginait les rigoles d'eau sinuant le long des rues, creusant la terre sous le mur d'enceinte, imprégnant les puits, agrippant les racines des légumes. Elle pensa à Demigronde, le menton dégoulinant d'eau, les lèvres luisantes, le ventre gonflé comme une outre, à genoux dans une flaque boueuse. Peu importe de quelle façon Wilfride retournait la situation, le résultat était le même. Il fallait brûler les corps, et vite.

Wilfride observa le ciel, les yeux plissés. Elle estima qu'il lui restait encore une heure avant que l'obscurité ne commence à tomber. Son regard se porta ensuite sur la petite chaumière de pierre près du potager. Elle savait qu'il était préférable d'administrer le médicament à Demigronde avant le coucher du soleil, mais il fallait encore préparer la livraison de farine et empiler le bois dans la fosse avant que les charrettes arrivent. Après un dernier coup d'œil vers la maison, elle prit la direction de l'entrepôt à farine.

Peu avant le crépuscule, Wilfride quitta l'entrepôt qui jouxtait le moulin ouest pour se rendre à la fosse. Elle longea la clôture, ignorant délibérément la colonne de fumée qui, au loin, serpentait vers le ciel derrière la dentelure d'une forêt. La fumée réapparaissait chaque soir, à l'éclosion de l'obscurité. Bientôt, le souffle pestilentiel d'un autre feu accompagnerait le premier. Wilfride se demandait si ceux qui avaient allumé le feu, à l'horizon, remarqueraient la fumée du brasier ; une question inutile, puisqu'ils n'étaient rien de plus que

des animaux un peu plus habiles que les autres qui, par quelque prodige, maîtrisaient les flammes.

Quand elle atteint l'endroit où les siens brûlaient les corps, la pénombre s'étalait sur les champs, et la montagne, d'un noir de plus en plus profond, prenait des proportions monstrueuses. Une fille s'activait au milieu du grand cercle, disposant bûches et branchages de façon à créer un tapis. Wilfride ralentit.

— Grida ?

La grande fille dégingandée, aux courts cheveux bruns, leva les yeux. Quelques années plus tôt, elle s'appelait « Eh, toi ! », avant de répondre au nom de « gamine », puis de « bras longs ». Cela avait duré jusqu'à ce qu'on commence à réaliser que l'enfant ne réagissait pas toujours à ses différents noms. Après la mort de ses parents, elle avait appartenu un peu à tout le monde, ou à personne, et les paysans la demandaient quand il leur manquait une paire de bras.

— On m'a dit que t'allais avoir besoin d'aide pour la brûlaison. J'me suis dit que j'allais prendre de l'avance. J'ai bien fait, ils arrivent.

La brûlaison : un mot que les paysans avaient inventé pour désigner l'action de brûler les cadavres, car ce n'était pas un feu ordinaire, et qu'on ne pouvait pas parler de brûler des corps comme on brûle une chandelle ou qu'on brûle le ragoût, et qu'il fallait bien un mot pour chaque chose.

Du menton, Grida désigna le cortège de charrettes qui approchait, à une centaine de mètres. Les ânes avançaient tête baissée, et Wilfride devinait leur épuisement même à cette distance. Deux paysans encadraient la tête du peloton, l'un d'entre eux marchait en s'appuyant sur un bâton, l'autre flattait le flanc d'une bête. Ses lèvres remuaient, et Wilfride

comprit qu'il murmurait des paroles d'encouragement à l'âne éreinté. La brise charroyait une odeur épouvantable. La paysanne détacha le foulard qui pendait à son cou et l'attacha derrière sa tête, dissimulant le bas de son visage. Grida vint se poster à côté d'elle, les mains sur les hanches.

— Y'a que nous deux ? s'enquit Grida.

— Oh, non. D'autres vont venir nous aider.

La fille souffla, soulagée. Wilfride apercevait les quatre silhouettes, plus loin, qui marchaient dans leur direction. L'homme au bâton siffla, et le cortège s'immobilisa à quelques pas du cercle. La dernière pluie avait transformé le chemin en pâte qui n'avait pas encore tout à fait séché, et les roues avaient creusé de profondes ornières dans la terre. Les sabots des ânes étaient crottés et le sol avalait les bottes des paysans. Wilfride entendit Grida ravaler une nausée. Wilfride, elle, savait contrôler son dégoût. Elle respirait par la bouche, à petits coups, évitant de regarder trop attentivement le contenu des charrettes.

— V'là la livraison, dit l'homme au bâton. Apparemment que des Truands ont tiré des Muets de leur tanière et qu'ils se sont massacrés.

— Mais, pourquoi ? demanda Grida.

— Parce qu'ils n'ont que ça à faire, l'interrompit Wilfride. Allez, vite, qu'on en finisse.

Les ânes se repositionnèrent, de façon à ce que l'arrière des charrettes se trouve vis-à-vis de la fosse. Cette dernière, enfoncée d'un demi-mètre environ, aurait été suffisamment large pour accueillir une maison. Lorsque les brûlaisons avaient commencé, le sol était plat. Les paysans s'étaient rapidement rendu compte qu'il était plus facile de balancer les corps

dans un trou que de les empiler, aussi avaient-ils creusé une fosse. *Pas trop profonde non plus*, avait averti Wilfride. *On ne voudrait pas qu'ils infectent le sol.*

Lorsque les paysans venus prêter main-forte arrivèrent, les deux hommes qui avaient guidé le cortège prirent congé. Le paysan au bâton tourna les talons en boitillant, de plus en plus penché sur sa canne. L'autre homme, celui qui parlait aux ânes, s'attarda.

— Ils ont fouetté les bêtes.

Sa main courut doucement sur l'échine d'un âne. Le regard de Wilfride se posa sur les flancs de l'animal, zébrés de plaies encore vives, tout juste coagulées. Pendant une courte seconde, elle s'autorisa à rêver : les villois étaient tous morts, et la montagne, la maudite montagne, tombait en poussière.

— Ils ont failli en tuer un, mais on a déguerpi. Je crois qu'ils voulaient le bouffer.

Qu'ils bouffent leurs morts, songea Wilfride. *Ça nous sauvera du travail.*

Déjà, les paysans tiraient les corps des charrettes pour les laisser tomber sur le lit de branchages. Grida aidait comme elle pouvait, mais sa répugnance la retenait ; elle n'empoignait pas les membres avec assez de force, et les bras et les chevilles lui glissaient des mains. Elle ne portait pas de gants.

— Allez-y, on s'occupe du reste.

L'homme acquiesça lentement et partit. Wilfride défit son foulard et interpella Grida. La fille, en équilibre sur le rebord de la fosse, paraissait sur le point de s'évanouir. Wilfride lui tendit son écharpe.

— Enroule-la autour d'une de tes mains. N'utilise pas l'autre. Vaut mieux ne pas trop toucher aux corps.

Tandis que Grida banda sa main droite, Wilfride enfila d'épais gants de cuir. Enfin, elle se mit à la tâche. Quand elle plissait les yeux et que sa vision se brouillait, le monticule de cadavres se transformait en un seul et même corps gigantesque, difforme, à la peau marbrée. Elle ne s'attardait jamais sur la singularité des corps ni sur leur visage, sinon elle remarquerait les femmes au ventre rond et dur, les grains de beauté, les cicatrices, les chevelures tressées, l'architecture des cages thoraciques. La plupart des cadavres étaient nus. Certains s'étaient fait arracher leurs dents et leurs cheveux. Wilfride avait entendu dire que les Aristocrates sculptaient des bijoux dans les dents, et qu'ils fabriquaient des perruques avec les chevelures. *Les villois ne gaspillent rien, ça, je leur accorde*, avait-elle blagué la première fois qu'elle avait dû s'occuper de leurs dépouilles. Maintenant, leur état ne la surprenait plus. Elle tirait les corps dans le cercle les uns après les autres, machinale, sans faire la différence entre les bras et les jambes, la tête et les pieds. De temps à autre, elle surveillait Grida. Le visage baigné de transpiration, le bras droit tremblant d'épuisement, elle ne ralentissait pas. À plusieurs reprises, Wilfride crut qu'elle allait vomir, mais elle gardait la bouche résolument fermée, et elle ne s'interrompit qu'une seule fois, pour regarder avec trouble un chien qui s'était retrouvé là par mégarde.

Les charrettes ne furent vides qu'à la nuit tombée. La fosse formait désormais un renflement duquel dépassait ici un bras, là une tête. Les paysans exténués partirent sans un mot. Wilfride resterait pour imbiber d'huile la base du brasier et pour s'assurer que tout brûle jusqu'aux cendres. Grida, elle, tituba hors du cercle et s'agenouilla dans l'herbe, dos à la fosse. Les mains sur les cuisses, elle haletait.

— Tu peux rentrer, gamine. Tu as fait ta part.

Grida la regarda par-dessus son épaule.

— Et toi ? Pourquoi tu t'en vas pas ? Pourquoi les autres paysans changent chaque fois alors que tu restes ?

Wilfride, qui ne s'était pas attendue à une telle question, fronça les sourcils.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Je sais allumer des feux, moi aussi.

— Va dormir. Tu as besoin de repos.

— C'est une punition ? La brûlaison : c'est pour te punir ?

La paysanne rit sèchement.

— J'ai l'air de quelqu'un qui a besoin de discipline ? Non, c'est moi qui me suis offerte. Rien de plus beau que de regarder les villois disparaître un peu plus. Allez, va-t'en, maintenant.

Après un long silence, Grida se redressa et partit, le pas traînant. Wilfride se dirigea vers un petit appentis près du site, où les paysans conservaient une réserve d'huile pour le feu. Wilfride en aspergea les contours de la fosse, là où les branchages dépassaient, puis alluma le feu.

Il se consuma pendant des heures, répandant dans le ciel une fumée épaisse et suffocante. La paysanne contempla les flammes, les bras croisés. Le brasier lui chauffait le visage comme une fièvre. Il était évident qu'il ne s'éteindrait pas de lui-même, mais Wilfride avait promis qu'elle le superviserait, alors elle ne s'éloigna que lorsqu'il ne resta plus, dans la fosse, qu'un tas d'os calcinés mêlé de cendres fumantes.

À mesure que Wilfride s'éloignait du brasier éteint, le froid séchait la sueur qui collait à sa peau. À l'approche de sa chaumière, elle aperçut une lueur à la fenêtre. Demigronde

l'avait sans doute attendue des heures durant, les volets ouverts, le menton appuyé sur le rebord de la fenêtre, son visage refroidi par l'air nocturne. Wilfride savait que les flammes étaient assez hautes pour que l'enfant les remarque. Peut-être qu'il était encore réveillé. Les pas de la paysanne s'alourdirent, ses bottes raclèrent le sol.

Elle ne rentra pas immédiatement. Flanquée d'une chandelle, elle contourna d'abord la maison pour soulever la trappe qui menait à la cave. C'était une pièce basse et étriquée, aux murs tapissés d'étagères sur lesquelles s'alignaient des bocaux. Wilfride inséra la chandelle dans un bougeoir posé sur une petite table et tira, de différents contenants, des herbes séchées. Elle les broya dans un mortier avant de les transvider dans un bol au fond duquel avait coagulé un reste de tisane. Enfin, elle se hissa hors de la cave et referma la trappe.

Wilfride s'interrompit devant la porte, une main sur la poignée. Les corps brûlaient encore sous ses yeux, une masse informe disparaissant sous les flammes. Elle cilla à quelques reprises, chassant le rougeoiement aveuglant qui persistait sous ses paupières. Après avoir poussé un profond soupir, elle entra.

L'odeur habituelle de terre, d'oignon et de maladie avait diminué, sans doute chassée par la fenêtre ouverte. Une silhouette ensevelie sous les draps se devinait sur la couchette au fond de la pièce, faiblement éclairée par un moignon de bougie. Une chevelure ébouriffée et un grand front pâle surgissaient des couvertures. Wilfride observa un instant la lumière, puis le corps. Elle pinça les lèvres et ferma la porte. Elle ne croyait pas une seule seconde que Demigronde dormait. Chaque fois que sa mère revenait plus tard que d'habitude, l'enfant prétendait dormir, une ruse inutile pour éviter de boire son médicament.

Comme Wilfride s'y attendait, un léger grognement s'éleva de la couchette, suivi d'une voix ensommeillée.

— Maman ?

— Quoi ?

— C'est quoi, l'odeur horrible ?

— Les villois.

Wilfride retira ses bottes et déposa le bol sur la table. Elle se dévêtit puis fouilla dans le coffre au pied de son lit à la recherche d'une chemise propre, qu'elle enfila.

— Pourquoi on les sent, s'ils sont de l'autre côté ?

— Parce que le mur ne suffit pas, tiens. Tais-toi, maintenant. C'est l'heure de ta tisane.

Demigronde ne répondit rien. Wilfride versa dans le bol l'eau d'un pichet qu'elle remplissait chaque lever du soleil avant la journée de travail, et qu'elle laissait à disposition de l'enfant.

— Il faudra te contenter de boire ta tisane froide, cette nuit.

La paysanne jeta un regard irrité à l'enfant immobile. Elle pouvait entendre sa respiration lente, le sifflement de son nez. Elle s'accroupit à son chevet, le bol dans une main. Il en émanait des effluves herbeux et piquants, plus subtils que lorsque le mélange était chauffé. Après la brûlaison, Wilfride n'avait ni la force, ni l'envie d'allumer le poêle.

— Demigronde, je sais que tu ne dors pas. Tu me parlais il y a tout juste une minute.

La respiration ralentit un peu plus. Wilfride secoua l'épaule de Demigronde avant de retirer sa main prestement. Elle détestait la sensation de la dureté de l'os contre sa paume, la petite boule compacte de l'épaule.

Soupirant, Wilfride déposa le bol à ses pieds et tira brusquement les couvertures, révélant un corps maigre enveloppé d'une grande chemise de nuit. Demigronde s'exclama, indigné, avant de se redresser d'un coup pour agripper les draps et les ramener contre sa poitrine.

— Je savais bien que tu ne dormais pas. Allez, bois.

— J'ai pas soif.

— Bois.

— Je déteste quand c'est froid. Ça passe pas dans ma gorge. J'le jure.

Wilfride reprit le bol et le fourra de force entre les doigts de Demigronde sans les lâcher, luttant contre la sensation de dégoût qui lui prenait la gorge.

— Ce n'est pas ce que tu disais quand tu as fourré ta tête dans l'eau contaminée et que tu as bu comme un chien dans un caniveau. Maintenant, tais-toi et *avale*.

Après une dernière pression sur les mains de Demigronde, Wilfride se leva et se pencha par-dessus la couchette pour souffler la flamme. La cire brûlante éclaboussa le rebord de la fenêtre. La paysanne tira ensuite les volets, étouffant la lueur ténue du ciel nocturne.

— Et arrête de gaspiller les chandelles.

Après avoir bruyamment avalé une gorgée, l'enfant protesta.

— Je croyais que tu étais partie et que tu reviendrais pas.

— Sois pas stupide. Où tu veux que j'aille ?

— Là-bas.

— Où, là-bas ?

D'un signe de tête, Demigronde désigna le territoire au-delà de la clôture.

— Il n'y a personne.

— Mais y a *du feu*. Je l'ai vu, quand je regardais dehors. Si y a de la fumée, c'est qu'y a du feu.

Wilfride scruta attentivement l'enfant. Malgré l'obscurité, elle imaginait sans peine son visage renfrogné, les plis autour de son nez retroussé, ses yeux hostiles et scrutateurs ; la même expression qu'il avait eue à la naissance. Il s'était avéré impossible de déterminer si le nourrisson était une fille ou un garçon. Tout ce qu'on savait, c'était qu'il était minuscule, et qu'il avait une figure mécontente, ce qui lui avait valu son nom de Demigronde.

Wilfride pinça les lèvres. L'enfant était trop curieux. Peut-être faudrait-il clouer les volets.

Demigronde engloutit le reste de son bol en une lampée bruyante. Wilfride aurait aimé pouvoir se crever les oreilles.

— Pas si vite. Tu vas t'étouffer, avertit-elle avec agacement.

— Tu serais contente.

— Tais-toi.

La paysanne s'étendit sur l'étroite couchette et croisa les chevilles. Ses yeux restaient ouverts, fixés sur l'obscurité du plafond. Il y eut une dernière gorgée, puis le choc feutré de la terre cuite contre le sol de terre battue.

— Vous les brûlez, c'est ça ? Les villois. C'est pour ça que des fois y a un gros feu.

— Il le faut bien.

Wilfride entendit la respiration de Demigronde se coincer dans sa gorge.

— Et les cendres, vous en faites quoi ?

— Rien, souffla la paysanne. Rien du tout.

L’enfant se tut, et sa mère ne fit pas le moindre effort pour reprendre la conversation. Bientôt, la respiration de Demigronde ralentit. Wilfride, elle, ne s’endormit pas. Elle sentait avec acuité chacun de muscles de son corps, leur douleur, leur chaleur, et elle avait l’impression qu’ils fondaient comme de la cire, s’enfonçant lourdement dans les draps. Elle réfléchissait à la question de Demigronde à propos des cendres. Le lendemain de la brûlaison, les os étaient récoltés et envoyés aux forges afin de les réduire en fragments plus fins. On les mêlait ensuite au terreau afin de l’enrichir. Les cendres, elles, demeuraient. Le vent en éparpillait une partie tandis que le reste gisait là, au fond de la fosse, une terre trop noire dont on ne parvenait pas à se débarrasser.

Wilfride se redressa brusquement. Une froide résolution coula le long de son échine. Elle s’extirpa de sa couchette et se rhabilla en silence, avant de sortir de la maison tout doucement, faisant bien attention de refermer la porte sans un bruit.

La montagne dissimulait la base du ciel, mais Wilfride connaissait assez ce dernier pour reconnaître, dans la texture de ses ténèbres, l’imminence de l’aube. Une bande pâle se traçait sans doute déjà à l’horizon ; dans deux heures, les Paysans se réveilleraient, les bêtes seraient sorties de leur étable, et elle, Wilfride, ne pouvait se permettre d’être vue en train de trafiquer le contenu de la fosse.

Elle hâta le pas. Dans l’appentis où, quelques heures plus tôt, elle avait récupéré l’huile, elle s’empara d’une truelle, d’un grand sac et d’un tamis, le matériel qui servait à séparer les ossements de la cendre. Elle sauta dans la fosse et s’y agenouilla, tout comme des heures plus tôt, elle s’était agenouillée dans son jardin.

Elle accomplit un travail consciencieux, méthodique, dont personne n’aurait trouvé à redire si l’objectif avait été de conserver la cendre plutôt que les os. « Tu fais le travail à

l'envers », lui dirait-on, ce à quoi Wilfride répondrait que non, elle faisait exactement ce qu'elle avait à faire.

Lorsque le sac fut rempli de cendres, elle le fit basculer par-dessus le rebord de la fosse, hors de laquelle elle se hissa en grimaçant. Elle traîna ensuite le sac jusqu'à l'entrepôt de farine, le dos courbé sous le poids des cendres. Elle ne s'interrompit pas une seule fois pour souffler ou pour accorder un répit à son corps.

Lorsqu'elle pénétra enfin dans l'entrepôt et qu'elle laissa tomber le sac par terre, elle se retint de s'affaler elle aussi. Elle aurait pu s'endormir là, au milieu des paquets de farine, dans la fine poussière blanche qui recouvrait le sol.

Il était difficile de voir quoi que ce soit dans l'obscurité du bâtiment. Lampes et bougies y étaient interdites pour éviter des accidents, et les paysans travaillaient normalement à la lumière du jour. Wilfride était venue si souvent, et avait répété les mêmes gestes pendant tant d'années, qu'elle décida qu'elle n'aurait même pas besoin d'ouvrir les volets pour laisser entrer la clarté ténue qui commençait à poindre. Elle défit, l'un après l'autre, les sacs de farine qui s'alignaient contre les murs. À l'aide de la truelle, elle récolta une généreuse poignée de cendres, qu'elle versa dans le premier sac, et le deuxième, et le troisième, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Elle secoua sommairement les paquets de farine avant de les refermer, satisfaite. Elle tapa dans ses mains, délogeant la poudre grise qui collait à sa peau comme un gant.

Lorsqu'elle se retourna, prête à regagner sa chaumière, elle eut un violent mouvement de recul. Dans l'embrasure, une silhouette bloquait la sortie. Contre le gris du ciel, Wilfride reconnut le grand corps maigre de Grida.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

Les doigts de Wilfride se contractèrent. Ses articulations endolories projetèrent une douleur lancinante jusque dans ses avant-bras.

— Je joue un tour à nos villois. Et puis toi, tu as mieux à faire que me suivre.

— Je dormais avec les poules, pas loin. Je t'ai vue passer. Les villois, ils vont s'en rendre compte, tu sais.

La paysanne ricana.

— On leur dira qu'on a changé de variété. Que c'est du seigle bien riche. Ils ne savent rien.

— C'est pas leur faute, s'ils meurent.

Wilfride fit un pas et s'arrêta à quelques centimètres de Grida. Elle respira son haleine surie, qui sentait le fromage.

— Non ? Quand même, ils pourraient faire l'effort de crever proprement.

— Ça servira à rien.

La paysanne comprit que son interlocutrice faisait allusion à la farine coupée à la cendre.

— Non, mais ça me fait plaisir. Maintenant, du nerf. Il y a toujours quelque chose à faire.

Sur le chemin du retour, Wilfride songea que, tout compte fait, les villois boufferaient enfin leurs morts.

VOLET THÉORIQUE
APPROCHE WITTGENSTEINIENNE DU PERSONNAGE DANS UN MONDE FICTIONNEL HORS NORME

CHAPITRE 1
BALISES THÉORIQUES

Ce premier chapitre du volet théorique vise à établir les balises conceptuelles nécessaires à l'analyse de l'univers fictionnel hors norme que met en scène *Norgris*. Il s'agit de préciser les outils conceptuels qui permettront de rendre compte des mécanismes de défamiliarisation à l'œuvre dans le texte, en particulier dans la représentation des personnages. En suivant l'hypothèse selon laquelle un univers hors norme exige un ajustement de nos modes de compréhension, ce chapitre propose d'abord une mise en place des notions de jeu de langage et de forme de vie, qui constituent l'ossature de la réflexion.

L'analyse se fonde principalement sur les *Recherches philosophiques* et *De la certitude* de Ludwig Wittgenstein, auxquels s'ajoute la lecture qu'en propose Sabine Plaud dans *Sortir du labyrinthe*, afin de cerner les usages possibles de ces concepts dans le champ littéraire. Les sections 1.1 et 1.2 seront ainsi consacrées à définir ce que l'on entend par *jeu de langage* et par *forme de vie*, tout en explicitant la façon dont je compte en faire usage.

1.1 JEU DE LANGAGE

Avant de me lancer dans la définition des concepts qui m'intéressent, soit le jeu de langage et la forme de vie, et d'expliquer en quoi ces concepts me serviront, il convient de faire ressortir la manière de penser le langage sur laquelle se fonde la philosophie de

Wittgenstein. Dans ses *Recherches philosophiques*, Wittgenstein se détache de la vision référentielle du langage, selon laquelle ce dernier fonctionnerait avant tout sur le mode de la dénomination. Selon cette vision, la signification d'un mot serait directement liée à l'objet qu'il désigne. Or, comme l'indique le philosophe : « En disant : "Chaque mot du langage désigne quelque chose", nous n'avons encore *absolument* rien dit[6][.]» La dénomination en elle-même n'est pas inutile. Cependant, elle ne suffit pas à englober les fonctions du langage. Elle consisterait plutôt en une étape préliminaire à l'emploi des mots[7]. Autrement dit, savoir reconnaître l'objet « chaise » lorsqu'on entend le mot « chaise », serait un prérequis pour se servir de la chaise selon l'usage qui lui est attribué. Le langage agirait alors comme une vaste boîte à outils[8] à l'intérieur de laquelle les mots, comme les outils, auraient différents usages selon la façon dont on les utilise.

C'est ici qu'intervient la notion de jeu de langage. Ceux-ci « sont des manières conceptuellement réglées de se servir du langage, ou plus largement des signes, dans un contexte spécifique[9]. » Plus précisément, selon Wittgenstein, les pratiques humaines peuvent être réduites au niveau d'abstraction qu'est le jeu de langage. Des actions aussi variées que « donner des ordres, rapporter un événement, établir une hypothèse, inventer une histoire, faire du théâtre, chanter des comptines, faire une plaisanterie, résoudre un problème

---

[6] Ludwig, WITTGENSTEIN (1953), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, p.33.
[7] *Ibid.*, p.41.
[8] *Ibid.*, p.32.
[9] Nicolas, XANTHOS (2025). Jalons pour une sémiotique littéraire wittgensteinienne. Dans Amir Biglari (Ed.), *La Sémiotique et ses horizons* (p. 238). L'Harmattan.

d'arithmétique appliquée, jurer, saluer, prier[10] », pour n'en nommer que quelques-unes, se retrouvent sous l'ombrelle du jeu de langage.

Chacun de ces jeux s'organise selon ses propres règles, *a priori* indiscernables puisqu'elles sont ancrées dans nos habitudes. Le caractère familier des jeux de langage rend leur analyse d'autant plus laborieuse qu'ils ne se révèlent pas d'emblée à la conscience. Il faut alors isoler le jeu de son contexte pour en dégager les caractéristiques fondamentales. C'est pour cette raison que le jeu de langage, dont j'ai spécifié qu'il était une abstraction, tient aussi lieu de méthode. Sabine Plaud parle d'une « fiction de l'imagination[11] » grâce à laquelle il est possible de comparer une image de référence à une pratique réelle. Coste y voit une forme d'enquête[12]. Cette opération permet d'expliciter ce qui relève de l'ordre de l'implicite et ainsi de mettre en lumière les fondements de nos pratiques.

Quelques lignes plus haut, j'ai mentionné la présence de règles dans le jeu de langage. Ces règles, que Wittgenstein appelle « grammaire », sont d'ordre conceptuel. Bien qu'elles circonscrivent la façon dont le jeu de langage est joué, elles ne se *disent* pas, elles se *montrent*[13]. C'est par l'observation *a posteriori* du jeu en acte qu'il est possible de tracer les contours de la grammaire.

Puisqu'il est question de l'actualisation concrète du jeu de langage, il convient de souligner que les règles sont indissociables de l'usage. Lorsque nous jouons à un jeu de langage, nous jouons selon certaines règles de base, acquises au fil de l'expérience plutôt

---

[10] Ludwig, WITTGENSTEIN. *Recherches philosophiques*, *op. cit.*, p.39.
[11] Sabine, PLAUD (2017), *Ludwig Wittgenstein. Sortir du labyrinthe*, Paris, Éditions Belin (coll. « Le chemin des philosophes), p.120.
[12] Florent, COSTE (2017), *Explore. Investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, p.174.
[13] Nicolas, XANTHOS, *La Sémiotique et ses horizons, op. cit.,* p.241

qu'apprises. Comme l'indique Wittgenstein au paragraphe 45 de *De la certitude,* « [n]ous avons appris c*e qu'est* calculer en apprenant à calculer[14]. » Ici, l'exemple utilisé par le philosophe est celui du calcul d'arithmétique, mais il en va de même pour l'ensemble des jeux de langage : ils sont tous apprivoisés par la pratique, à force de récurrences et d'observation. Leur assimilation est telle que les règles, que nous appliquons pourtant, se soustraient à la conscience. Wittgenstein insiste sur le fait que nous n'avons pas *besoin* des règles. Nous nous contentons d'agir *selon* elles, sans les remettre en question et sans avoir de mode d'emploi à l'esprit[15]. Cette assurance provient certes de la répétition, mais elle est aussi renforcée par la communauté. Nos pratiques sont effectivement partagées par un ensemble d'individus. Leur récurrence crée une normalité, ou une familiarité, qui les invisibilise.

[14] Ludwig, WITTGENSTEIN, *De la c.ertitude*, *op. cit.,* p.211
[15] *Ibid.*, p.28.

1.2 FORME DE VIE

Le caractère partagé des jeux de langage ne se restreint pas à ceux-ci. Si le jeu de langage constitue la « catégorie la plus générale sous laquelle ranger les différentes pratiques particulières que nous pouvons mettre en œuvre avec le langage[16] », la forme de vie représente un niveau d'abstraction supérieur, plus large, qui permet d'inscrire les jeux de langage dans le terreau où ils prennent forme. Sans forme de vie, il serait impossible d'accorder une signification aux pratiques linguistiques. Il ne s'agit pas *que* du contexte socio-historique dans lequel les jeux de langage surgissent. Dans ce cas, forme de vie et jeux de langage ne seraient que deux structures parallèles, qui surviendraient en même temps sans rapport de dépendance. Au contraire, une forme de vie rend possible la pratique des jeux de langage, de même qu'elle conditionne l'interprétation de ceux-ci[17]. Le jeu de langage ne peut naître en dehors de la forme de vie qui le conditionne ; par ailleurs, nous avons besoin de la forme de vie pour interpréter correctement le jeu de langage.

Derrière chaque hypothèse, chaque interprétation, chaque affirmation, se déploie un ensemble de propositions qui forment un réseau. Par exemple, parler de nos grands-parents implique l'existence du passé, lequel s'inscrit dans une conception du temps particulière. Aucune pratique, aucun élément de discours n'est anodin. À partir des éléments grammaticaux du jeu, il est possible de déduire un ensemble plus vaste de certitudes formant

---

[16] Sabine, PLAUD, *op. cit.,* p.119.
[17] *Ibid.*, p.223.

un système. C'est pour cette raison que, pour Wittgenstein, « se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie[18] ». Et cette forme de vie, c'est précisément le *système* que je viens tout juste de nommer.

Si Wittgenstein affirme que la forme de vie tient lieu de socle, ou d'échafaudage à nos pensées[19], c'est que, sans elle en guise de fondations, l'édifice de nos certitudes s'écroulerait. Cela ne signifie pas pour autant que les pratiques, croyances, jugements, etc. sont figés. Ces derniers sont voués à présenter des variations, ce qui n'est pas le cas pour la forme de vie : « Nos systèmes conceptuels, nos "conventions", notre culture, sont donc très ancrées dans une *nature* fixe des choses, et se détachent sur un arrière-plan *(Hintergrund)* de "faits très généraux de la nature"[20] ». La forme de vie constitue l'arrière-plan souvent inconscient, mais néanmoins omniprésent, de nos discours.

Comme c'est le cas pour les jeux de langage, la forme de vie repose sur un consensus, sans lesquels les membres d'une société ne pourraient se comprendre. Plaud le synthétise de cette façon : « Mais dans la mesure où elle [la forme de vie] met l'accent sur l'idée d'un donné partagé, hérité et transmis par l'éducation, cette notion […] insiste également sur la dimension sociale et culturelle de notre discours mais aussi de nos opinions et de nos pratiques[21]. » Cela ne signifie pas pour autant que tout le monde partage les mêmes opinions et agit exactement de la même façon. Le caractère commun et partagé de la forme de vie fait toutefois que les pratiques d'un groupe sont intelligibles aux yeux des membres du même

---

[18] Ludwig, WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, *op. cit.*, p.35.
[19] Ludwig, WITTGENSTEIN, *De la certitude*, *op. cit.,* p.68.
[20] Christiane, SAUVIRÉ (2004), *Le moment anthropologique de Wittgenstein*, Paris, Kimé, p.128.
[21] Sabine, PLAUD, *op. cit.,* p.226.

groupe. C'est grâce à la forme de vie, par exemple, que nous sommes en mesure de comprendre qu'une poignée de main représente une marque de respect, et non pas un simple contact aléatoire. En somme, la forme de vie permet de s'accorder sur la signification qu'il faut donner aux mots, aux opinions et aux pratiques.

Pour conclure, les notions de jeu de langage et de forme de vie permettent de dégager un arrière-plan théorique cohérent à partir duquel penser l'univers hors norme de *Norgris*. En montrant que les pratiques discursives et les manières d'habiter le monde ne peuvent être comprises qu'à même leurs usages, ces concepts fournissent un cadre pour appréhender la défamiliarisation non pas comme un simple effet de surface, mais comme le symptôme d'une autre organisation du sens.

CHAPITRE 2
TRANSFORMATION DE TROIS JEUX DE LANGAGE

Les concepts de jeu de langage et de forme de vie, par leur visée heuristique, présentent évidemment un outil de choix pour comprendre nos pratiques réelles. En revanche, là ne s'arrête pas leur pertinence. Dans le cadre de ce mémoire, je considère l'univers fictionnel qui se déploie à l'intérieur d'un récit comme une forme de vie, à l'intérieur de laquelle différents jeux de langage sont mis en action[22]. Chaque actualisation concrète d'un jeu de langage, que Wittgenstein appelle *coup*, permet d'inférer la grammaire du jeu. Ces éléments grammaticaux servent ensuite de tremplin vers la forme de vie. Bien qu'un seul jeu de langage ne puisse contenir une forme de vie dans son entier, « il est possible, une fois un jeu de langage identifié et analysé, de faire le pas de plus et d'essayer de déterminer, à même la représentation ou dans ses présupposés, le type de monde ou d'expérience du monde que ce jeu de langage implique[23]. » Le raisonnement est le suivant : dans quel genre de monde une telle pratique peut-elle germer ? Quelles sont les conditions qui permettent son existence ? Et finalement, qu'est-ce que les spécificités du jeu trahissent sur le plan de la forme de vie ?

---

[22] Florent, COSTE, *op. cit.*, p.202.
[23] Nicolas, XANTHOS, *op, cit.*, p. 243.

Comme le propose Wittgenstein, « [q]uand les jeux de langage changent, les concepts changent, et avec les concepts, les sens des mots[24]. » Puisque mon projet de création explore notamment les potentialités du langage dans un contexte de fantasy, les jeux de langage qui s'y déploient présentent des variations par rapport aux jeux observables dans la vie réelle. Ces usages différents impliquent de nouvelles significations. Ainsi, l'entreprise de dévoilement à laquelle je m'attèlerai avec les concepts wittgensteiniens me permettra d'interpréter le texte selon le sens qu'il contient, plutôt que lui imposer une grille de lecture tirée d'une forme de vie familière.

Dans ses *Investigations littéraires*, Florent Coste établit une analogie entre le langage (et la forme de vie qu'il soutient) et un mécanisme constitué de rouages. Il explique que certains schémas (représentés par les rouages) occupent une position dominante au sein du mécanisme ; ces rouages sont assimilables à un ensemble de mots, de scénarios et de manières de s'exprimer qui « aplatissent » les situations et imposent un cadre d'interprétation duquel il est difficile de déroger[25]. En d'autres termes, les sociétés s'organisent selon une forme de vie dominante, *de facto* invisibilisée, contre laquelle toute variation se présente comme une anomalie. Pourtant, appliquer un tel cadre interprétatif à tout-va risque d'oblitérer les variations qui opèrent dans le discours. La conception pragmatique du discours préconisée par Wittgenstein permet d'éviter cet écueil. Selon celle-ci, la signification des mots n'est pas

[24] Ludwig, WITTGENSTEIN, *De la certitude*, *op. cit.,* p.32.
[25] Florent, COSTE, *op, cit.*, p.214.

immuable puisqu'elle se rattache à son contexte d'énonciation[26]. C'est grâce à cette approche que je serai en mesure d'accorder aux jeux de langage étudiés le sens qui leur correspond et, par extension, de dégager certaines caractéristiques de la forme de vie qui les soutient.

Je ne me contenterai pas de délimiter les contours des jeux de langage présents dans les extraits à l'étude. Leur description, bien qu'indispensable, ne constitue qu'une partie de l'équation. Ce qui m'intéresse réside plutôt dans la transformation que peut subir le jeu de langage et dans le sentiment de défamiliarisation qu'une telle transformation suscite. La défamiliarisation signifie que le jeu de langage n'est pas tel que nous l'observons et le pratiquons d'habitude. Ces passages où s'observent des « écarts par rapport à l'usage narratif[27] » représentent en fait d'autres manières de conceptualiser les dimensions de l'expérience humaine. Ils ne témoignent pas d'une méconnaissance de cette dernière ou d'une défaillance au point de vue de la narration, mais s'inscrivent plutôt dans une exploration de ce que peut être la vie. Ce sont précisément ces écarts qui m'interpellent. Au terme de l'analyse des jeux de langage, je dégagerai les conclusions qu'il est possible d'en tirer sur le plan de la forme de vie.

Le reste de ce chapitre sera consacré à trois jeux de langage qui, au premier coup d'œil, peuvent sembler hétéroclites, mais qui sont liés par la forme de vie dans laquelle ils s'ancrent. J'examinerai les jeux de langage de l'habillement, de la dénomination et de la perception. Je déterminerai quelles sont les modalités habituelles de ces pratiques, puis je me

---

[26] Sabine, PLAUD, *op. cit.,* p.208.
[27] Nicolas, XANTHOS, *op. cit.*, p. 238.

baserai sur des extraits des chapitres présentés dans la partie création pour appréhender les transformations qu'ont subies les éléments grammaticaux des jeux de langage correspondants.

2.1 JEU DE LANGAGE DE L'HABILLEMENT

Dans *Le système de la mode* (1967)[28], Roland Barthes appréhende le vêtement comme un objet sémiotique, en particulier lorsqu'il se retrouve sous une forme écrite. Une fois pris en charge par les mots, le vêtement appartient à un système de significations ordonné, structuré par le langage. La mode serait alors un vecteur de normes, de valeurs et d'identités ; bref, elle s'articule comme un code culturel à l'intérieur duquel le vêtement, loin de se contenter d'exprimer l'individualité, s'inscrit dans un discours idéologique. Selon la perspective qui me préoccupe, le vêtement (ou l'habillement) peut être considéré comme un jeu de langage, voire une famille de jeux, puisqu'il s'agit, comme Barthes le souligne, d'une pratique socialement partagée, gouvernée par un ensemble de règles et porteuse de sens dans un système[29].

Si « [l]e vêtement est un moyen de communication[30] », que communique-t-il ? Un vêtement ne se résume pas à un tissu et une coupe. Si l'on admet que l'habillement constitue un signe, voire un ensemble de signes, il est naturel de présumer qu'il révèle davantage que le temps qu'il fait. C'est là qu'intervient la notion de famille de jeux.

---

[28] Roland, BARTHES (1967). *Le système de la mode*. Paris, Éditions du Seuil, 326 p.
[29] Système qui, dans le langage wittgensteinien, serait traduit par le concept de forme de vie.
[30] Marie, SCHIELE (27 avril 2020). *Roland Barthes, Système de la* Mode (1967). Sartoria. Consulté le 8 avril 2025 à l'adresse https://doi.org/10.58079/tvtq.

Bien souvent, les jeux de langage fonctionnent en symbiose avec d'autres jeux qui leur sont apparentés, c'est-à-dire qu'ils partagent certaines caractéristiques sans toutefois être identiques. Si j'applique ceci à l'habillement, je peux affirmer qu'enfiler un uniforme de la Marine est un coup dans le jeu de langage de l'habillement, mais aussi dans celui de l'institution militaire ; de même, selon le contexte, porter des escarpins peut être un coup dans le jeu de langage de la séduction, et afficher un logo d'une marque de luxe peut être un coup dans le jeu de la distinction sociale. Bref, les ramifications sont multiples, et l'actualisation des jeux dépend largement de la forme de vie dans laquelle ils opèrent. Le vêtement n'a pas la même fonction selon que l'on baigne dans une forme de vie religieuse, consumériste ou patriarcale. De fait, son effet sur le sujet et sur sa relation avec autrui, de même qu'avec son environnement, varie.

Dans un cadre littéraire, le jeu de langage de l'habillement est filtré par le texte. Il est alors doublement médiatisé : d'abord par la description littéraire dans laquelle il s'intègre, puis par les connaissances intuitives que nous avons déjà du jeu de l'habillement. Pour accéder à ce dernier, il faut passer par la description, qui constitue elle-même un jeu au sens wittgensteinien.

La poétique de la description s'organise selon les aspects suivants : objet/parties/propriétés, le tout en relation avec un contexte spatio-temporel. La description, qu'elle s'intègre dans une œuvre réaliste ou une œuvre de la littérature de genre, respecte généralement les mêmes règles, sans lesquelles on ne pourrait tout simplement pas parler de description. La dimension poétique n'est donc pas la plus révélatrice lorsqu'on souhaite

percer à jour les dissonances entre monde familier et monde hors norme. Je m'intéresse plutôt aux catégories et aux présupposés qui supportent l'organisation de la description. Selon Philippe Hamon, décrire est un acte culturel qui transmet un savoir sur le monde. Ainsi, les catégories qui organisent la description sont supposées reprendre des catégories présentes dans le monde réel[31]. Or, que se passe-t-il lorsqu'il n'y a pas de conjonction entre monde réel et monde fictionnel ? Affirmer que les descriptions occupent la fonction de « preuves » témoignant de la vérité du monde représenté[32] est certes pertinent, mais cela ne permet pas de déterminer quel est, justement, ce monde étranger qui est transmis.

C'est là qu'intervient Wittgenstein. Contrairement à Hamon dont l'approche verse davantage dans la généralisation, la « philosophie du particulier[33] » de Wittgenstein me permet de me pencher sur quelques échantillons sans chercher à les faire coïncider avec un cadre d'interprétation préalablement établi.

Voyons maintenant comment l'habillement, que l'on considère comme un jeu de langage (ou une famille de jeux), pourrait être conceptualisé :

- Fonction (signale un statut, un emploi, une appartenance culturelle, etc.)
- Adéquation (ou inadéquation) avec son contexte (un maillot de bain à la plage versus un maillot de bain dans un bureau n'a pas le même sens)

[31] Philippe, HAMON (1993), *Du descriptif*, Paris, Hachette, p.50-56
[32] *Op, cit.,* p.51.
[33] Sabine, PLAUD, *op, cit.*, p.91.

- Catégories différentielles (formel/décontracté, féminin/masculin, discret/extravagant)
- Adéquation aux normes ou transgression
- Impacts sur le corps et le comportement (le corset affecte la façon de respirer, des bottes lourdes affectent la démarche, une jupe courte affecte la façon de bouger, de s'asseoir, etc.)

Après l'analyse de quelques coups dans le jeu de langage de l'habillement tirés de mon roman, nous verrons ce qui subsiste des éléments grammaticaux que j'ai relevés, puis ce qui a été transformé.

Le premier passage (p.19) sur lequel je vais me pencher est celui où Sina, voyageant à Norgris, aperçoit un corps inanimé et s'interroge sur la nature de ce qu'elle voit :

> La silhouette, repliée sur elle-même, aurait pu être celle d'un faon, ou d'un oiseau aux ailes noires, ou d'une personne empêtrée dans l'un de ces amples pans de tissu qui cerclaient la taille et dissimulaient les jambes. Sina lorgna la masse de tissu avec curiosité : s'y cachait-il autre chose que les jambes ?

Le premier détail qui détonne est l'indécision de Sina quant au vêtement qu'elle observe. L'usage de termes descriptifs plutôt que du mot *robe* ou *jupe* dénote une faille dans son vocabulaire. La seule manière d'appréhender le vêtement inconnu est d'effectuer des associations avec des choses connues, telles que le faon ou l'oiseau. La curiosité de Sina renforce cette impression de nouveauté. La question subséquente (« s'y cachait-il autre chose que les jambes ? ») montre par ailleurs que l'utilité de la jupe n'est pas définie. Plus encore,

elle révèle que, pour Sina, le vêtement a potentiellement d'autres fonctions que celle de couvrir le corps. L'idée de fonctionnalité dépasse celle de l'esthétique, qui n'entre pas en ligne de compte.

Finalement, notons l'emploi du mot « personne » pour définir l'individu qui porte la robe. Dans l'esprit de Sina, cet habit dont elle ignore le nom n'est pas associé à un genre particulier. La possibilité que cela puisse l'être n'est pas effleurée. On peut en déduire que, dans la forme de vie dont est issue Sina, la façon dont les individus se vêtissent n'est pas structurée en fonction d'une division homme/femme, mais plutôt en fonction de leur activité. Par exemple, si Qopo porte une ceinture, c'est pour transporter « une demi-douzaine d'écureuils au pelage roux ». (p.11) De même, si Sina remplace la semelle de ses mocassins, c'est parce qu'elles s'usent : « Lorsque la semelle devenait trop mince, elle cousait une nouvelle bande de cuir. » (p.17) Les vêtements sont donc associés à des fonctions, lesquelles n'apparaissent pas classées selon une binarité de genre ni une hiérarchie qui désignerait un individu comme plus important qu'un autre.

Quittons maintenant Sina pour rejoindre Leda, qui appartient au clan des Muets. À la page 27, elle délaisse l'isolement de son jardin pour regagner le quartier où elle vit.

> Dans les rues, des silhouettes vêtues d'amples habits, qui faisaient de leur corps des corolles affaissés, marchandaient. Des bracelets colorés tintaient et cliquetaient à leurs poignets. Certains visages disparaissaient derrière des pans de tissu. Le corps en disait toujours trop et la parole trahissait ce qu'il valait mieux taire, aussi les Muets n'échangeaient-ils des informations qu'avec leurs mains.

La dernière phrase de cet extrait éclaire la description qui la précède. On pourrait d'abord penser que les habits amples, les bracelets et les voiles dissimulant les visages correspondent à un style vestimentaire particulier. L'explication de l'éthique des Muets par rapport à la parole confère toutefois un autre sens aux vêtements et aux accessoires. Si l'on cache le corps et parfois le visage, c'est que ces derniers trahissent les intentions et les émotions des individus. Si des bracelets ornent les poignets, c'est pour diriger l'attention de l'interlocuteur vers les mains, dont les gesticulations remplacent la parole. Le jeu de l'habillement croise alors celui de la communication non verbale.

En revanche, la parole n'est pas la seule qu'il faut effacer, puisque le corps est lui aussi perçu comme potentiellement traître. Parole et corps, blâmés pour leur transparence, sont condamnés. Cela a de nombreuses implications sur le plan des interactions sociales. Les Muets considèrent la vérité du corps et de la parole comme un débordement, et comme si compromettante qu'il vaut mieux la faire disparaître que tenter de la dompter. Or, si on se méfie de soi-même, c'est parce qu'il faut aussi se méfier des autres. On recouvre le corps par mesure de protection car chaque interaction est un jeu de pouvoir dans lequel l'autre est susceptible de prendre le dessus, et qu'il faut savoir garder l'avantage. Cet état d'esprit est partagé par Popessa qui, elle, appartient plutôt au groupe des Truands : « Celles-ci [les manches] étaient amples au niveau du bras, puis se resserraient aux poignets ; parfaites pour y cacher des choses sans qu'elles ne tombent inopportunément. » (p.37) La lutte pour les ressources, omniprésente, impose que les vêtements soient mis à son service.

Les vêtements peuvent aussi servir à brouiller les frontières entre le corps et son environnement :

> Ses vêtements étaient d'une couleur indéfinissable, entre le brun et le gris et le noir, la teinte exacte de Mille-Villages. […] L'objet de bois disparut dans les plis de ses vêtements, une étoffe si longue, si ondulante, que les pieds étaient invisibles, si bien qu'il était impossible de prédire leur prochain mouvement. (p.23)

L'adéquation entre la couleur de l'habit et celle de la ville n'est pas anodine. Elle efface l'individualité du personnage pour mettre l'accent sur son appartenance à un lieu particulier. Le vêtement ne signale pas une identité sociale explicite (qui, dans le contexte de *Norgris*, renvoie surtout au clan), il efface l'individu dans un fond collectif. Par ailleurs, l'impossibilité de deviner les futurs mouvements du personnage crée un sentiment de malaise chez Sina, l'observatrice. C'est donc que le vêtement, qui normalement peut être « lu » par l'autre, voit sa fonction communicative perturbée. Ici, le vêtement « n'habille » pas tant qu'il fait disparaître. Cette indistinction entre le corps et l'habit engendre une dynamique de pouvoir, où la personne qui réussit le mieux à dissimuler ses intentions est celle qui possède le plus d'emprise sur l'interaction.

Dans cette version du jeu de langage de l'habillement, les éléments grammaticaux précédemment établis (fonction, adéquation avec le contexte, catégories différentielles, conformité ou non-conformité aux normes, impacts sur le corps et le comportement) sont les mêmes ; seulement, du fait de leur actualisation dans une autre forme de vie, la signification de ces catégories diffère.

En synthétisant les extraits précédemment analysés, on peut conclure que l'habillement est avant tout utilitaire. Selon le personnage qui est décrit, le jeu de langage de l'habillement recoupe notamment celui de la chasse (Sina), de la communication non verbale

(Leda), ou du pouvoir (la silhouette drapée d'une étoffe ondulante). De plus, bien qu'il permette d'identifier l'appartenance clanique d'un individu, ce n'est toutefois pas pour instituer un rapport de force, puisque les clans ne semblent pas obéir à une hiérarchie verticale. Ils représentent plutôt différentes manières de (sur)vivre dans des conditions données. Les vêtements correspondent donc à ces manières d'exister au sein d'une forme de vie. Dans cet univers, un « bon » vêtement est un vêtement qui, par ses couleurs, sa matière, sa coupe, assure un avantage sur le plan de la survie et, par conséquent, un avantage sur autrui.

2.2 JEU DE LANGAGE DE LA DÉNOMINATION

La pratique qui consiste à accorder un nom aux nouveau-nés à leur naissance ne se résume pas à une formalité administrative. En effet, le nom constitue l'une des premières marques d'individualité de la personne, bien avant que cette dernière ne se mette à exprimer sa personnalité. Il n'y a qu'à penser aux informations inscrites sur le bracelet d'identification du nourrisson : date de naissance, sexe assigné à la naissance[34], nom et prénom. Ces quelques informations ont certes une fonction pratique (ne pas confondre un nouveau-né avec un autre lorsqu'il se trouve encore à l'hôpital), mais elles servent aussi à introduire l'individu dans le

[34] Cette assignation constitue en elle-même un jeu de langage important dans la formation de l'individu, puisqu'elle impose une trajectoire genrée sur la vie de l'individu en question. L'analyse de cette pratique sous un angle wittgensteinien ne serait pas sans intérêt. Pour plus d'informations sur le caractère normatif de l'assignation du sexe, l'essai *Qui a peur du genre ?* de Judith Butler, publié en français chez Flammarion, est un ouvrage intéressant.

monde. Selon l'anthropologue Christian Bromberger, le nom propre agit comme « sanction de l'existence sociale[35] ». L'acte de nommer actualise l'appartenance de l'individu à un groupe. Ainsi, même si le nom renvoie à un individu, il lie aussi ce dernier à la société dans laquelle il s'intègre. Son rôle en est alors un « d'agrégation » et de « distinction[36] » tout à la fois.

Le nom et le prénom constituent les éléments grammaticaux du jeu de langage de la dénomination. Le nom, en général hérité du père (bien qu'il ne soit pas rare, de nos jours, de voir l'union du patronyme des deux parents), signale l'appartenance à une famille. Le prénom, quant à lui, est temporellement daté, c'est-à-dire qu'au fil des générations, certains prénoms sont délaissés. Il est aussi genré. Malgré l'exception des prénoms dits unisexes, ou neutres, la majorité d'entre eux permet d'identifier le genre de l'individu. De plus, noms et prénoms diffèrent selon la culture. Ainsi, généralement, une personne née en Italie a peu de chances de partager le nom d'une personne née au Canada, à moins que la personne née au Canada soit l'enfant d'une famille d'origine italienne. Finalement, bien que cela soit plus marqué dans certaines régions du monde que dans le Québec contemporain, le patronyme sous-tend une structure patriarcale. Cela est visible, bien sûr, avec la patrilinéarité, mais aussi lors du mariage, lorsque le nom de la femme est remplacé par celui de son époux. C'est cette structure qui fait en sorte qu'un lecteur peut rencontrer la dénomination « Madame Charles

---

[35] Christian, BROMBERGER (1982). Pour une analyse anthropologique des noms de personnes. *In: Langages*, 16e année, n°66. Le Nom Propre, p.111,
[36] *Ibid.,* p.112.

Bovary » sans sourciller. Ces déductions, que j'ai faites à partir des éléments grammaticaux, appartiennent à la forme de vie.

Maintenant que la grammaire habituelle du jeu de langage de la dénomination a été esquissée, je verrai comment ce dernier est mis en scène dans trois extraits tirés de mon roman. À partir de ces extraits, je déterminerai la grammaire de la dénomination telle qu'elle se manifeste lorsqu'on la retire d'un cadre familier (la culture occidentale) pour la placer dans un monde hors normes.

Prenons d'abord cet extrait de la page 41 :

> — Je m'appelle Létale. Et je n'ai pas de clan.
> — Létal ? Tu fabriques du poison ? Tu poignardes des gens ? Tu les décapites ? Peut-être que tu les fais flamber… ou bien tes géniteurs voulaient que tu crèves sans avoir à te tuer eux-mêmes ?
> La femme sourit.
> — Ils n'ont pas grand-chose à y voir. Et puis ce n'est qu'un mot. Je le changerai quand il ne me conviendra plus.

Dans ce passage, le premier réflexe de Popessa est de s'enquérir du sens du nom de son interlocutrice. La question pourrait être interprétée comme une simple provocation destinée à prendre le contrôle de l'échange, mais la réponse de Létale, bien qu'évasive, dément cette hypothèse. D'abord, elle révèle que ses géniteurs ne sont pas ceux qui lui ont attribué un nom. Cela suppose donc que quelqu'un d'autre l'a fait, possiblement elle-même. La décontraction avec laquelle le personnage de Létale évoque la possibilité de changer son nom lorsque cela lui chante laisse entendre que la pratique n'est pas rare, ni difficile à entreprendre. Lorsqu'on comprend qu'une telle démarche est légitime, la question de Popessa ne paraît plus si saugrenue. De plus, même si Létale n'explique pas la signification de son

nom, il apparaît que ce dernier, potentiellement temporaire, recèle bel et bien un sens pour elle à ce moment de sa vie. Déclarer que le nom n'est « qu'un mot », c'est déclarer, d'un même souffle, que le nom est porteur de sens et qu'il ne se contente pas d'identifier un individu.

Le caractère temporaire du nom est aussi présent dans le chapitre qui adopte le point de vue de Wilfride. À la page 56, la paysanne retrace les différentes dénominations qui ont affublé le personnage de Grida : « Quelques années plus tôt, elle s'appelait "Eh, toi !", avant de répondre au nom de "gamine", puis de "bras longs". Cela avait duré jusqu'à ce qu'on commence à réaliser que l'enfant ne réagissait pas toujours à ses différents noms. » Si, dans cette situation, le nom évolue au gré de temps, ce n'est que pour répondre à un besoin pratique. L'enfant, qui travaille pour tout le monde, n'est interpellée que lorsqu'on a besoin de ses services. Or, devant le manque de précision, on finit par opter pour un nom distinctif. Celui-ci sert uniquement à réduire le risque de confusion lorsqu'on s'adresse à la jeune fille, et ainsi à gagner du temps.

Ce passage de la page 63, encore avec Wilfride, révèle une autre particularité du nom : « Il s'était avéré impossible de déterminer si le nourrisson était une fille ou un garçon. Tout ce qu'on savait, c'était qu'il était minuscule, et qu'il avait une figure mécontente, ce qui lui avait valu son nom de Demigronde. » Ici, la méconnaissance du sexe de l'enfant implique que celui-ci peut influencer le choix du nom, comme c'est le cas pour le jeu de langage auquel nous sommes accoutumés. L'indécision, toutefois, ne perturbe pas davantage l'acte de dénomination. Wilfride penche pour un nom descriptif, et la chose est réglée. De plus, la

mère de Demigronde ne s'embarrasse pas de considérations esthétiques, chose que l'on constate aussi avec Létale et Grida, avant que celle-ci n'adopte son nom actuel.

Ces trois passages permettent de faire ressortir un jeu de langage de la dénomination qui se distingue de celui qui est en vigueur dans la société occidentale. L'élément grammatical « nom » ou « nom de famille » est complètement évacué, de sorte qu'il ne reste plus, en théorie, que le prénom qui, en l'absence de patronyme (ou de matronyme), peut se passer de son suffixe. Par ailleurs, le cas de Grida, qui ne répondait auparavant qu'à des interjections, révèle que l'attribution du prénom peut subir un délai. Cela signifie-t-il pour autant que les interjections en question n'appartiennent pas au jeu de la dénomination ? Puisqu'elles servent effectivement à nommer l'enfant, je peux affirmer qu'elles font office de nom, et que dans le jeu de langage spécifique à *Norgris*, le nom peut être un nom propre « classique » ou être endossé par un descriptif ou une interjection.

2.3 JEU DE LANGAGE DE LA PERCEPTION

Wittgenstein ne s'intéresse pas aux processus psychologiques ou physiologiques de la perception. Il associe plutôt cette dernière à la notion de « voir ». Il explique que cette notion se décline en deux catégories (voir simple et voir-comme), selon les usages que nous en faisons : « Le voir simple suppose une pure et simple appréhension objective et personnelle des données visuelles, tandis que le voir-comme implique que l'on associe déjà à ces données quelque chose comme une interprétation, voire une valeur affective[37]. ». Si le

[37] Sabine, PLAUD, *op. cit.*, p.241.

voir simple relève de la perception, alors le voir-comme est plutôt une question d'interprétation[38]. Ces deux versants, bien que conceptuellement distincts, fonctionnent parallèlement. En effet, dès lors que nous voyons quelque chose, nous l'interprétons, et cette interprétation module la façon dont nous voyons : « On ne saurait déconnecter l'expérience de perception visuelle d'un usage de catégories conceptuelles et d'un investissement cognitif qui permettent la reconnaissance de tel ou tel objet comme porteur de tel ou tel aspect[39]. » Il est alors clair que perception et interprétation sont indissociables.

Dans le cadre de cette analyse, je désigne la perception comme l'ensemble des pratiques sociales, verbales ou non, qui permettent d'exprimer, de formuler ou de partager une expérience sensorielle. Autrement dit, je m'intéresse aux règles implicites grâce auxquelles il est possible de *donner sens* à ce qui est perçu. Par ailleurs, j'élargis le concept de « voir-comme » aux autres sens, ce qui implique aussi que l'on se retrouve avec des occurrences d'*entendre-comme*, de *sentir-comme*, etc. La catégorisation sensorielle constitue d'ailleurs l'un des éléments de la grammaire, conceptualisée dans les points suivants :

- Catégorisation sensorielle (ouïe, vue, toucher, odorat, goût). Ces catégories imposent un certain découpage de ce qui est perceptible et de ce qui ne l'est pas.
- Catégorisation linguistique (Par exemple, reconnaître et nommer une « chaise » plutôt qu'un assemblage de bois.)

[38] Ludwig, WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, *op. cit.*, p. 279.
[39] Florent, COSTE, *op. cit.*, p.318.

- Référentialité partagée (Bien que les sensations soient privées, elles renvoient à des concepts partagés. Par exemple, si je suis en mesure d'identifier une chaise, cela suppose que d'autres le peuvent aussi.)
- Voir-comme[40] (Par exemple, voir une tache sur une radiographie comme une anomalie médicale.)
- Fidélité à une image du monde. (Les objets perçus ont des propriétés constantes. L'image du monde délimite aussi ce qu'il est normal ou pas de percevoir. Par exemple, dans certaines cultures, il est admissible de voir des esprits ; dans d'autres, on qualifierait une telle vision d'hallucination.)

Le dernier élément de la grammaire requiert une explication. L'image du monde, ou *Weltbild* en allemand, est un ensemble implicite de propositions qui échappent au doute et qui, comme la forme de vie, font consensus : « [L]'image du monde est cette structure a priori de croyances dont chacun d'entre nous hérite au cours de son éducation et de son intégration à une communauté de locuteurs[41]. » Elle est la condition de possibilité de nos affirmations sur le monde, dans les multiples jeux de langage où ces affirmations peuvent apparaître. Ces conditions sont préalables aux affirmations qu'il est possible d'émettre. Par exemple, dire « ma main est blessée » suggère subtilement qu'elle existe. L'existence physique de notre

[40] J'ai choisi d'intégrer le voir-comme au sein du jeu de langage de la perception, même si, plus tôt, je l'ai assimilé à l'interprétation. Cela est dû au fait que, comme l'affirme Wittgenstein, il est impossible de séparer les deux. (*Recherches philosophiques*, p.275)
[41] Sabine, PLAUD, *op.cit.*, p.268.

environnement est certes évidente lorsqu'on parle de la perception, mais il n'en demeure pas moins que c'est l'image du monde qui encadre nos certitudes reliées à cet environnement.

Le premier extrait que je vais examiner remet explicitement en question la notion de certitude. En effet, dès le prologue, lorsque Sina découvre un nouveau paysage, elle évoque sa confusion :

> Elle se souvenait encore du voyage et de cette déchirure, au loin, qui s'élargissait au fil des heures. […] *Tout va bien. Ce n'est que la montagne*. Cela n'expliquait rien. Sina n'avait jamais entendu parler de trou portant le nom de montagne. Le ciel tenait bon, mais pour combien de temps ? Il lui semblait que d'un instant à l'autre, il s'ouvrirait d'un coup.

Dans cette première rencontre avec la montagne, on constate que Sina ne possède pas le vocabulaire pour en parler. Comme c'était le cas pour la robe lorsqu'il était question du jeu de langage de l'habillement, cette défaillance sur le plan du langage est directement liée à l'image du monde. Dans l'univers de Sina, le paysage est relativement plat, si bien que la vue d'une montagne la contraint à chercher des points de comparaison avec ce qu'elle connait, d'où l'utilisation incongrue du mot « trou ». Tant qu'elle ne s'approche pas suffisamment de la formation rocheuse, la perception de Sina bascule vers un voir-comme qui transforme le relief en déchirure ou en creux. Cognitivement, c'est la seule façon de le rendre intelligible. Même après avoir compris la véritable nature de la montagne, Sina peine à s'adapter.

À la page 14, alors qu'elle visite la ville greffée sur la montagne pour une énième fois, elle éprouve des difficultés à accepter la solidité de son environnement : « Ce n'est qu'un gros tas de terre. Ça ne peut pas bouger. Ça ne peut pas se déraciner et t'écraser. »

Malgré le passage des années, la perception de Sina ne s'est pas tout à fait ajustée. La montagne demeure un élément étranger, appartenant à un monde qui semble ne pas obéir aux mêmes règles que le sien, où l'enseignement de la géologie demeure embryonnaire. Je reviendrai sur ce que signifie cette étrangeté plus tard. Pour le moment, je vais aborder d'autres extraits qui relèvent de la perception visuelle.

Le passage suivant se situe au moment où Létale observe les mouvements des clients qui s'amassent devant l'officine du corpsoliste Malvieux : « Dans l'obscurité, chaque geste se doublait d'une ombre qui revêtait plus de duplicité que le mouvement dont il émanait. » (p.47) Cette fois-ci, au contraire de Sina, on a affaire à un personnage qui connait bien Norgris. L'inadéquation entre le geste et son ombre ne relève donc pas d'une méconnaissance des signes. La narration semble statuer qu'une telle méfiance à l'égard des ombres est normale, d'autant plus que, dans la phrase qui précède[42], Létale énumère les armes qu'elle réussit à localiser dans l'obscurité. En somme, l'interprétation des données visuelles n'est pas nécessairement immédiate. Un phénomène similaire se produit avec la perception auditive :

> Pour cela, il lui fallait être patiente, tendre l'oreille, sentir, suivre la piste du silence plutôt que du bruit. Le bruit annonçait, presque invariablement, des scènes auxquelles elle avait assisté cent fois déjà[.][…] Le silence, lui, était une grotte percée de tunnels, un tissu aux plis profonds, un oiseau qui volait bas et vous laissait entrevoir le plumage lisse de son ventre. (p.19)

[42] « Des lames luisaient, des matraques pendaient aux ceintures, on laissait entrevoir la poignée d'un garrot. » (p.47).

Cet extrait présente d'emblée une opposition entre la perception du bruit et celle du silence. Le coup (tendre l'oreille) bifurque du résultat attendu. Sina ne tend pas l'oreille au bruit mais à son absence. Ce n'est donc pas le bruit qui est porteur de sens, puisqu'il exprime ce que le personnage sait déjà. Dans cet extrait, le bruit agit presque comme sous-titres à une scène visuelle si commune qu'il n'est pas nécessaire d'y assister pour comprendre de quoi elle retourne. Par contraste, le silence, plus mystérieux, mène potentiellement à la découverte, mais encore faut-il savoir le décoder. L'interprétation des sons, elle, paraît plus évidente :

> Elle entendait, tout à la fois, le fracas d'une bouteille qu'on cassait, l'intonation agressive d'une voix, le claquement d'une gifle, un fredonnement chevrotant, le raclement lourd d'un meuble qu'on déplace, le tintement clair d'une lame qu'on tire de son fourreau, les gargouillis d'un mourant se noyant dans son vomi ou dans son sang. (p.18)

Dans ce passage, l'interprétation se fait tout naturellement. À partir de la perception (entendre), le personnage reconnaît immédiatement les actions qui en découlent. L'explosion polyphonique de perceptions auditives a pour effet de submerger Sina de stimuli qui la distraient plutôt qu'ils ne la guident. Il pourrait être tentant de s'imaginer que les sons englobent la totalité de l'expérience auditive possible. Or, ce que les coups présents dans les deux précédents extraits indiquent, c'est que le silence est un signe à part entière plutôt qu'une absence pure dont il faudrait se détourner pour s'occuper du « vrai » signe que serait le bruit. Sina « entend » le silence comme une piste. Son intuition est d'ailleurs confirmée lorsque cette piste la mène vers les deux enfants qui apprêtent la viande de chien dans une

cour intérieure. La piste du silence, pour qui sait la flairer, construit un pont entre les scènes quotidiennes de Norgris. Elle ouvre l'accès aux lieux que le bruit, par son caractère immédiat et invasif, rend inaccessibles.

L'ouïe peut aussi être concomitante à d'autres sens, tels que le toucher et le goût :

> Avec d'infinies précautions, Leda forma des mots, dont le motif imprimait une saveur unique dans sa bouche. *Sucre.* Et le goût rêvé du miel enveloppa sa langue. *Doux.* Elle effleura sa manche de ses lèvres, mais le tissu était rugueux. *Paupières.* Elle cilla, portant attention au glissement de la peau contre ses globes oculaires. *Caillou.* La dureté et la rondeur du caillou emplirent ses joues. (p.34)

Dans ce passage, Leda qui, par son appartenance au groupe des Muets, ne parle guère, se familiarise avec la parole. La signification des mots est assimilée à une compréhension sensorielle plutôt qu'intellectuelle. Comprendre le mot « sucre », par exemple, relève plutôt de l'expérience corporelle que de la connaissance encyclopédique. Dans cet extrait, Leda ne parle pas à des fins de communication, mais bien d'empuissancement. Les sensations éprouvées à partir des mots et de leurs sens prédominent sur l'écoute de sa propre voix, qui sert de point de départ à la chaîne sensorielle qui en découle. On rencontre alors un glissement où la perception bascule presque instantanément dans l'interprétation, interprétation qui s'actualise dans la conversion d'un sens vers un autre. Ces derniers s'imbriquent en un rapport synesthésique où entendre-comme, c'est aussi goûter-comme et sentir-comme.

Tous ces coups dans le jeu de langage de la perception amènent à revoir les règles que j'avais établies, et dont l'application ne fonctionne plus tout à fait. D'abord, la

catégorisation sensorielle paraît moins stricte. Les sens se court-circuitent et se répondent. Le versant interprétatif du jeu de la perception occupe une place prédominante, où la façon dont on reçoit les stimuli est plus importante que les stimuli eux-mêmes, et où l'interprétation varie grandement entre les individus. L'expérience privée embrouille les concepts pourtant limpides dans notre regard de lecteur (la montagne, le bruit, le silence), complexifiant la notion de référentialité partagée. Si les personnages naviguent en effet dans le même univers, tous ne le « lisent » pas de la même façon, ce qui revient à dire que la fidélité à l'image du monde n'est plus nécessaire à l'interprétation de ce qui est perçu dans cette dernière. Autrement dit, il est admis que les propriétés des choses puissent changer sans que cela n'entraîne de questionnements existentiels chez les personnages.

2.4 DES JEUX DE LANGAGE À LA FORME DE VIE

Les trois jeux de langage analysés (dénomination, habillement, perception) semblent n'entretenir aucun lien. Leur hétéroclisme n'est toutefois pas contradictoire. Ce qui lie les jeux représentés dans ce travail ne se trouve pas dans l'énonciation des règles de grammaire ni dans quelque parenté thématique, mais bien dans la forme de vie qu'ils impliquent. C'est cette dernière qui éclaire et justifie la façon dont les jeux sont joués et la façon dont ils sont interprétés.

La grammaire reste essentielle. Comme l'indique Coste, lorsqu'on change les règles, on change le jeu[43]. Ainsi, même si on peut parler *d'habillement*, de *dénomination* et de *perception* dans toutes sortes de formes de vie, on se retrouve ici face à des usages différents de ceux qui s'inscrivent dans la culture nord-américaine. Or, la transformation du jeu n'est pas un événement isolé qui serait dénudé de conséquences. Elle sous-entend une forme de vie elle aussi transformée. Dans ses *Investigations littéraires*, Coste explique que la forme de vie permet de « rend[re] compte de la distribution du collectif à l'échelle de l'individu[44] ». Autrement dit, en partant de l'anecdote, qui survient sur le plan individuel, il est possible de prendre du recul jusqu'à pouvoir tracer les contours de la forme de vie qui lui a donné naissance. Telle est la démarche que j'emprunterai pour la conclusion de ce chapitre.

Reprenons, dans l'ordre, les jeux de langage qui ont été relevés. D'abord, j'ai conclu de l'habillement qu'il était avant tout utilitaire : on s'en sert autant pour se protéger des éléments que pour se protéger des autres. De plus, certains groupes sont identifiables en partie en raison de leur accoutrement. Cette différentiation révèle l'appartenance à un groupe, certes, mais ce n'est pas tout. Elle expose aussi la diversité des moyens de survie chez les habitants de Norgris qui, s'ils ressentent tous la nécessité de survivre, ne s'y emploient pas de la même manière.

Déjà, avec le vêtement, la notion de survie se démarque. Le choix de la coupe, des couleurs et des accessoires n'est pas dicté par la mode, mais par l'optimisation des chances de survie.

---

[43] *Ibid.*, p.219.
[44] Florent, COSTE, *op. cit.*, p.158.

Notons toutefois que l'organisation clanique de la ville échappe à Sina. Cette dernière applique au signe « vêtement » des paramètres qui ne concordent pas avec le jeu de langage de l'habillement tel qu'il est mis en pratique par les habitants de Norgris. Ainsi, lorsqu'elle s'efforce de détecter l'utilité de la robe selon la perspective qui est la sienne, ce qui se passe en réalité, c'est qu'elle joue un autre jeu. Bouveresse souligne « [qu'i]l est vrai en un certain sens que nous ne pouvons pas appréhender le monde autrement que de la façon qui nous est imposée par la grammaire que nous avons adoptée[45] ». Autrement dit, Sina applique la grammaire du jeu de langage qu'elle connaît à un jeu qui n'obéit pas aux mêmes règles. Cela ne signifie pas pour autant que le jeu de langage de Sina soit fautif. Le décalage entre celui qu'elle pratique et celui dont elle est témoin sous-entend plutôt qu'elle joue un *autre* jeu. Je peux alors estimer que le jeu de langage de l'habillement que Sina a assimilé appartient à une forme de vie qui se heurte à celle des habitants de Norgris, sans pour autant lui être complètement étrangère. En effet, dans les deux cas, on a affaire à des usages de l'habillement qui visent à l'optimisation des activités quotidiennes dans un milieu hostile.

Le phénomène de la dénomination permet lui aussi de déduire plusieurs caractéristiques de la forme de vie. D'abord, impossible de faire abstraction de l'absence totale de patronyme ou de matronyme. Bien qu'on ne nie pas complètement les liens familiaux[46], ceux-ci n'entrent pas en considération dans la désignation d'une personne. La difficulté que représente la disparition du nom de famille dans l'étude de la généalogie laisse entendre que cette dernière ne constitue pas un élément important dans la construction de

[45] Jacques, BOUVERESSE (2007), *Essais. III, Wittgenstein et les sortilèges du langage*, Paris, Agone, p.84.
[46] Ceux-ci sont demeurant uniquement explicités lors du chapitre centré sur Wilfride.

l'identité personnelle. Idem pour l'identité administrative : les noms, comme on l'a vu avec Létale, sont susceptibles de changer. Il apparaît alors ardu, voire impossible, pour quelque autorité de maintenir une documentation précise sur la population. Dans une telle forme de vie, la dénomination n'est donc pas intégrée à un système bureaucratique où chaque individu doit impérativement être nommé et singularisé pour faire partie de la société[47].

Le nom, dont on peut hériter ou faire le choix soi-même, répond plutôt à un impératif d'identification ancré dans le présent. On sélectionne un nom pour Grida car il faut bien pouvoir l'interpeller lorsqu'on a besoin d'elle ; on nomme le nouveau-né minuscule et braillard par un adjectif fabriqué (Demigronde) car on n'a pas de temps à perdre et qu'on ne réfléchit guère aux implications qu'un tel choix peut avoir sur la psyché de l'enfant et ses relations avec autrui dans le futur ; on se pare du nom « Létale » comme d'un vêtement (tel qu'on le comprend dans notre jeu de langage et notre forme de vie), car cela correspond à notre sentiment identitaire du moment.

Ces caractéristiques évoquent une forme de vie où il faut s'adapter. On peut tirer les mêmes conclusions du jeu de langage de la perception qui, selon mes observations, peut s'avérer incertaine. Cette instabilité, bien que plus explicite lorsque le narrateur endosse le point de vue de Sina, s'élargit néanmoins aux autres personnages. Le paysage, les sons, les ombres, les intentions des individus : rien de tout cela n'est immédiatement accessible. L'assimilation des caractéristiques de l'environnement nécessite un effort interprétatif actif,

[47] Plus largement, cette inscription bureaucratique de l'individu dans la société implique qu'il peut aussi être surveillé et puni. À Norgris, l'individu échappe au système de surveillance.

qui place constamment les personnages dans un état de vigilance, voire d'hypervigilance. Or, ce décodage qui exige tant d'attention de la part des individus ne garantit pas la véracité des conclusions auxquelles il aboutit. Le passage où Létale scrute les déplacements des clients devant le commerce de Malvieux, et où elle remarque une inadéquation entre les ombres et les mouvements réels, pourrait servir de métaphore à la forme de vie qui se déploie à Norgris. Dans cette forme de vie, la faillibilité des sens, l'inconstance de l'environnement et la méfiance que cela suscite sont des données avec lesquelles il faut composer. Un tel état implique un rapport instrumental aux signes : les noms, les vêtements et les gestes, pour ne nommer que ces éléments, sont des outils d'adaptation et non pas des signes fixes de position sociale ou identitaire.

Mais pourquoi survivre et non pas se contenter de vivre ? Le thème récurrent de la survie implique un monde où tous n'ont pas l'opportunité de se loger, de se nourrir et de se soigner, où aucune loi ne semble régir les actes des individus, créant un dynamique où chacun est entièrement responsable de sa propre subsistance, alors même que les ressources, limitées, sont constamment disputées. L'environnement est alors en partie responsable de la façon dont les individus interagissent et habitent l'espace. Effectivement, si notre existence a un effet sur notre environnement[48], l'inverse est aussi vrai. Individus et environnement interagissent dans une relation où les premiers s'efforcent de maximiser les ressources du second, et où le second se modèle à l'image des premiers. Dans une dynamique de co-construction, l'hostilité de la ville reflète celle de ses habitants, et vice-versa.

---

[48] Florent, COSTE, *op.cit.,* p.197.

CHAPITRE 3
UNE CONCEPTION DE L'ÊTRE HUMAIN

Au moyen des outils théoriques wittgensteiniens, j'ai réussi à isoler trois jeux de langage et à en déduire une forme de vie. Derrière ce terreau s'échafaude un ensemble de certitudes implicites qui structurent notre rapport au monde et qui préconditionnent les pratiques sociales et les interactions possibles. Si j'ai tracé une équivalence entre monde fictionnel et forme de vie, il est aussi possible, méthodologiquement, d'appliquer le même parallèle au personnage. Ce dernier devient le représentant d'une conception de l'être humain[49] actualisée sous la forme littéraire. Effectivement, « tout texte littéraire peut, sémiotiquement, être vu comme une théorie en acte de l'être humain et de son inscription dans une forme de vie[50] ». Au sein de la forme de vie qu'est Norgris, les personnages parlent, pensent, ressentent des émotions et (inter)agissent.

Ces actions et modes de pensée convergent vers une conception de l'être humain dont je délimiterai les caractéristiques sous la forme de propositions, ou d'affirmations. Chacune de ces propositions sera accompagnée d'explications et d'exemples, dans le but d'illustrer concrètement ce qu'elles signifient.

3.1 L'HUMAIN EST ÉGOÏSTE

[49] Pour parler en termes wittgensteiniens, la conception de l'être humain serait traduite par *l'image du monde de l'être humain*.
[50] Nicolas, XANTHOS, *op. cit.,* p.237.

De l'impératif de survie, dont j'ai maintes fois illustré l'omniprésence, découle une philosophie du chacun-pour-soi. Les ressources matérielles et cognitives des individus sont mises à contribution de l'autopréservation plutôt que de l'amélioration du collectif. De fait, on ne peut compter que sur soi-même. Cette réalité aboutit à un égoïsme façonné par la nécessité. Les décisions et les actions qui découlent de cette dernière sont alors guidées par un calcul de risques et de bénéfices qui ne prend pas en considération le bien-être d'autrui, et où le bénéfice personnel pèse plus lourd que tout le reste. Dans ce calcul, le gagnant doit être soi-même. Tout autre résultat suscite de la perplexité, comme on peut le constater lorsque le personnage de Leda fait la tournée des docteurs qui seraient en mesure d'assurer la sécurité de fœtus.

D'abord, à l'arrivée de Leda, le corpsoliste Malvieux conclut d'emblée que la jeune femme souhaite mettre un terme à sa grossesse. Lorsqu'il réalise que ce n'est pas le cas, le docteur, confus, cherche une confirmation : « Le sauver ? », répète-t-il. Plus tard, l'intervention de Létale éclaire l'étonnement du docteur : « Je dois dire que je suis assez surprise. Généralement, les femmes pensent à se sauver elles-mêmes. » On comprend alors que le fœtus est perçu comme une compétition, un adversaire qui nuit à la femme qui le porte. Le désir de sauver cette compétition est accueilli avec consternation. Or, pour Leda, sa propre sécurité et la sécurité du fœtus sont synonymes. À la remarque de Létale qui souligne que les femmes préfèrent se sauver elles-mêmes, Leda répond que « c'est la même chose », impliquant par-là qu'en sauvant le bébé elle serait elle-même sauvée. Cette attitude, soulignée comme inhabituelle par Létale et par Malvieux, révèle, par contraste, ce qui est

normal : l'autopréservation, souvent au détriment d'autrui. L'acte de rechercher le bien-être d'une autre entité vivante, fût-elle intérieure à soi, se présente comme une aberration.

Le même genre d'incompréhension survient lorsque Létale confronte Popessa à propos de sa volonté d'aider les malades et les blessés qui n'appartiennent pas à son clan. Lorsqu'elle insinue qu'un tel comportement pourrait être assimilé à de la générosité, Popessa répond que « non, [elle] ne voi[t] pas ». Ici, la Truande faillit à reconnaître le mot qui définit la motivation de ses actions. Le concept de générosité et d'altruisme est si exotique qu'il n'est pas intégré au lexique des individus. La défaillance linguistique traduit une défaillance dans la pratique : nul besoin de comprendre le sens d'un mot dont l'usage est pour ainsi dire inexistant.

Ces extraits confirment la proposition selon laquelle l'égoïsme est un élément fondamental de l'identité humaine. Une telle affirmation concorde avec l'idée qu'a Thomas Hobbes de la nature humaine. Selon le philosophe britannique, l'homme est un loup pour l'homme[51] ; cela est d'autant plus vrai si l'on se retrouve hors de la société civile, dont les règles permettent d'endiguer la libre expression de l'égoïsme. Cela signifie que l'être humain est naturellement enclin à se positionner en adversaire face à autrui, puisqu'il ne se soucie que de lui-même. Cette guerre perpétuelle advient dans l'état de nature[52], dont j'estime que les conditions sont en partie reproduites par l'univers fictionnel de *Norgris*. En dépit de son

---

[51] Thomas, HOBBES (1642). *Le citoyen, ou Les fondements de la politique*. J.-M. Tremblay. [2002] http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.hot.cit, p.26.

[52] Populaire chez les auteurs du XVIIe siècle, l'état de nature est un concept a-historique, c'est-à-dire qui ne renvoie pas à l'histoire empirique, mais à un état de coexistence humaine sans domination juridique et politique et sans restriction sociale à la liberté, utilisé pour comprendre la nature humaine ainsi que l'origine du pouvoir politique.

organisation sous forme de ville, l'absence totale de structure juridique, politique et religieuse, bref de toute forme de pouvoir institutionnalisé, laisse libre cours à ce qu'on pourrait appeler la nature humaine. L'être humain, pris dans cette guerre où tout est permis, et où ses opposants possèdent eux aussi tous les droits, tente en vain de s'échapper de cet état de misère[53]. Cette hypothèse trouve écho dans les agissements des personnages qui évoluent au sein de *Norgris*. Leur égoïsme ne germe non pas de quelque défaut moral, mais plutôt du climat hostile qu'induit l'état de nature.

3.3 L'HUMAIN N'EST PAS DIGNE DE CONFIANCE

De l'affirmation précédente découle que l'être humain n'est pas digne de confiance. En effet, si ce dernier ne pense qu'à sa propre personne, il va de soi que l'établissement d'un pacte de confiance entre les individus peut difficilement advenir. Au sein du texte, plusieurs éléments en témoignent : la scène de chasse à laquelle Sina assiste « une fois de plus » (p.14), sous-entendant qu'une telle violence est fréquente ; la crainte qu'a Leda de tomber car quelqu'un risquerait de « fouiller sa robe » (p.26), et enfin l'omniprésence des armes que Létale observe ainsi que la duplicité qui pollue jusqu'aux ombres (p.44). On constate alors que le rapport à l'autre est modelé par un climat de méfiance et de vigilance qui incite les

[53] *Ibid.*, p.19.

individus à réévaluer constamment leur position ainsi que celle de leur entourage. Le dialogue rend particulièrement manifeste cette manière d'interagir.

Afin de comprendre comment s'organisent les rapports interpersonnels, j'aurai recours à la notion de rapports de places théorisée par François Flahault. Selon Flahault, dans toute interaction, chaque locuteur occupe une position relative à celle de l'autre : « [L]e locuteur est pris dans un système de positions qui engage son identité, et sa parole convoque l'interlocuteur à une place corrélative[54] ». Lorsque le locuteur s'adresse à quelqu'un, il le fait d'une place qui lui est spécifique, c'est-à-dire qu'il met en jeu son identité et la perception qu'il a de lui-même. Au sein du dialogue, il demande implicitement à l'autre de reconnaître cette identité[55]. Cette place n'est pas fixe, puisqu'elle se construit et se reconfigure au fil de l'échange. La distribution des places se fait selon deux facteurs : le cadre générique de l'échange et le contexte social et culturel dans lequel l'échange prend place[56]. Pour résumer, chaque parole, la plus anodine soit-elle, repose sur les questions suivantes : qui es-tu pour moi, et que je suis pour toi. Questions qui, par ailleurs, ne sont jamais réglées une fois pour toutes, puisque les réponses qu'elles impliquent peuvent basculer de réplique en réplique[57].

Prenons cet extrait des pages 42-43, lorsque Létale et Popessa se rencontrent pour la première fois :

— Personne se sert de cette cochonnerie, ça fait trop de bruit.

---

[54] Jürgen, SIESS Séverine, HUTIN, « Le rapport de place dans l'épistolaire », *Semen* [En ligne], 20 | 2005, mis en ligne le 02 février 2007, consulté le 16 juin 2025. URL : http://journals.openedition.org/semen/1073; DOI : https://doi.org/10.4000/semen.1073.
[55] FLAHAULT, François. (1978). *La Parole intermédiaire*. Paris, Éditions du Seul, p.70.
[56] Si on voulait appliquer une lecture wittgensteinienne au concept de rapports de places, on pourrait dire que ce contexte socioculturel correspond grossièrement à la forme de vie.
[57] *Ibid.*

— J’en suis désolée, je voulais être certaine que vous m’entendiez. Je me suis blessée. Pourriez-vous m’aider ?

Le regard de la Truande glissa sur Létale, s’arrêtant sur les seuls bouts de peau visibles : le visage, le cou, les mains.

— Le dispensaire est plus en fonction depuis des mois.

— Pourtant, je vous ai vue donner des conseils à des malades toute la journée. Certains n’appartenaient même pas à votre clan.

La fille regarda encore une fois les mains désarmées de Létale. Un mince filet de sang s’était amassé dans sa paume et longeait la chair de son pouce.

— C’est bien le dispensaire de Willem ? insista Létale.

— Il est mort.

— Ah, depuis quand ?

Elle haussa les épaules.

— J’sais pas. J’écoule ses stocks et après, c’est fini.

La fille regarda par-dessus l’épaule de sa visiteuse.

— Entre.

On assiste ici à une série d’actes de parole qui placent l’interlocuteur dans une dynamique proche de l’interrogatoire. Pour Popessa, le but est de déceler les intentions de l’étrangère qui vient cogner à sa porte. Déjà, la première phrase désigne Létale comme une étrangère. En soulignant que personne n’utilise le heurtoir, Popessa signale son interlocutrice comme une intruse, puisqu’elle pose un geste que les habitués ne s’autoriseraient pas. Popessa occupe la position de la maîtresse des lieux, Létale de l’inconnue. La raison de la venue de Létale (une blessure) est scrutée avec méfiance ; le premier regard est furtif, le second plus appuyé. Popessa constate l’absence d’arme entre les mains de sa visiteuse : elle la suspectait donc de représenter une menace. Dans l’espace d’une phrase, Létale passe donc de simple étrangère à menace potentielle. Lorsque l’absence d’armes est constatée, elle atteint finalement le statut de menace latente. À l’inverse, Létale ne semble pas intimidée. Pour elle, Popessa représente à la fois une personne à convaincre et une personne susceptible de lui venir en aide.

Le dernier coup d'œil de Popessa par-dessus l'épaule de sa visiteuse indique que, même après avoir admis cette dernière chez elle, la vigilance est toujours de mise. L'usage de l'impératif (« Entre ») est un rappel de sa position d'autorité. Rappelons que pendant cette scène, Popessa est armée d'un couteau, ce qui la place dans un rapport qu'elle devrait en principe dominer. Ce faisant, elle met en jeu l'identité qu'elle souhaite projeter : je suis la propriétaire, tu es l'intruse. Malgré tout, Létale atteint son objectif, puisque Popessa l'admet dans son dispensaire. La vulnérabilité de Létale, calculée, renverse le rapport de pouvoir. La façon dont l'interaction s'organise révèle une dynamique de pouvoir, où chacun cherche à obtenir le dernier mot et où l'identité est mise au service d'un but.

Notons que cette analyse correspond à une première interaction entre deux individus et que la méfiance qui s'en dégage ne s'applique pas nécessairement aux dialogues entre deux individus familiers. La première conversation entre deux individus est un jeu de langage à part entière.

3.4 L'HUMAIN EST VULNÉRABLE

Aucun être humain ne peut vivre dans un état d'indépendance absolue, que ce soit vis-à-vis d'autres êtres humains ou du monde extérieur. Par son inscription dans le monde, le corps, phénomène social, est intrinsèquement vulnérable[58]. Dans l'univers fictionnel de *Norgris*, cette vulnérabilité est exacerbée par des conditions d'existence difficiles. La pluie,

[58] Judith, BUTLER (2010). *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil*. Zones, Paris, p.37.

par exemple, est une menace constante, porteuse d'infections et annonciatrice de désastres naturels. Animaux et humains sont indifféremment touchés par la maladie ; la nourriture se fait rare, contraignant les habitants à se nourrir des bêtes errantes. Le sol lui-même est perçu comme une menace avec laquelle il vaut mieux ne pas entrer en contact : Sina s'assure toujours du bon état de ses mocassins avant de s'aventurer dans la ville. Popessa enfile des gants pour disséquer le cadavre de chat ; Wilfride porte des gants et un foulard pour se protéger du contact des cadavres ainsi que de leurs émanations ; les Muets se couvrent le visage afin de se soustraire au regard d'autrui. Ces comportements témoignent de la volonté, voire de la nécessité de mettre une distance entre soi et son environnement et entre soi et les autres, renforçant l'idée que l'existence, précaire, doit être protégée des dangers environnants.

Par ailleurs, lors de l'analyse du jeu de langage de la perception, j'ai constaté que les habitants de Norgris sont dans un état de lecture permanente du monde. L'instabilité de ce dernier exige une vigilance accrue, sans laquelle l'individu risque de se retrouver piégé. Les signes sont donc investis d'une menace latente qu'il convient de déchiffrer. L'humain est alors doublement vulnérable : en plus de la vulnérabilité à autrui, il est vulnérable par rapport à son environnement. Cela engendre une attitude de défiance. L'individu se positionne à la fois contre son environnement et contre ses contemporains. Le morcellement de la population en clans (Aristocrates, Truands, Muets, Dévots, Paysans) traduit cet état de compétition, que l'on retrouve autant à hauteur de clan qu'à hauteur d'individu. Ce dernier élément a été traité dans la partie sur l'égoïsme.

Si les conditions d'existence sont inhospitalières, on peut légitimement penser qu'y vivre décemment serait plus aisé si les individus travaillaient ensemble plutôt que l'un contre l'autre. Considérant que « nous avons chacun le pouvoir de détruire et d'être détruits et […] [que] nous sommes liés l'un à l'autre par ce pouvoir et par cette précarité[59] », nous avons le choix d'utiliser ou non ce pouvoir contre la précarité d'autrui, sachant que l'autre détient aussi le même pouvoir sur nous. Selon Butler, ce potentiel destructeur devrait être endigué par des politiques institutionnelles fondées sur la « reconnaissance d'une précarité partagée[60] ». Force est d'admettre que les gouvernements n'y parviennent pas toujours, faute de moyens ou de volonté. Il n'en demeure pas moins que de telles politiques, bien qu'imparfaites, visent à encadrer le pouvoir destructeur des individus[61] en en limitant l'excès.

Il apparaît évident, à ce stade, que Norgris ne constitue pas un État de droit, et que ses habitants ne sont pas soumis aux lois. La normalisation du port d'armes, l'omniprésence des actes de violence et l'absence de conséquence légale lorsque de tels actes sont commis, témoignent d'un univers où la précarité et le pouvoir de destruction sont exacerbés à l'extrême. La vulnérabilité, plutôt que d'engager une éthique où chacun serait invité à prendre soin de son prochain, suscite une attitude défensive. Cette dernière est par la suite convertie en agression : comme l'autre est susceptible de me blesser, je dois le blesser en premier. Le corps, perméable à son environnement, dépend de ce qui se situe à l'extérieur de lui[62]. Cet extérieur étant foncièrement dangereux (qu'il s'agisse de l'environnement ou

---

[59] *Ibid.*, p.47.
[60] *Ibid.*, p.47.
[61] Cela, bien entendu, lorsque les politiques ne sont pas elles-mêmes responsables des violences systémiques que subissent certains groupes.
[62] *Ibid.*, p.37.

des individus qui constituent la population), l'individu est réduit à un état de vulnérabilité constant, que seule l'initiative individuelle peut protéger.

3.5 L'HUMAIN N'OBÉIT PAS À UNE MORALE ABSOLUE

Les constatations précédentes pourraient laisser entendre que les habitants de Norgris sont des êtres immoraux, baignant dans le crime et n'obéissant à aucune règle, quelle qu'elle soit. Au demeurant, le crime n'est pas désigné comme tel : quelle que soit la focalisation du narrateur (sur Sina, sur Leda, sur Létale ou sur Wilfride), la violence n'est pas décrite comme intrinsèquement nuisible ou malfaisante. Les adjectifs tels que « bon » ou « mauvais » ne servent pas à qualifier la valeur morale d'une action ou d'un individu. Il n'existe aucune instance régulatrice, ni religieuse ni juridique, qui distingue le bien du mal. Il serait toutefois faux d'affirmer que les habitants de Norgris sont immoraux. Puisqu'aucune vision uniforme ou universelle de la morale ne guide les personnages, ces derniers ne peuvent, logiquement, s'y opposer en toute connaissance de cause.

Ils ne sont pas davantage amoraux : cela signifierait que leurs décisions ne seraient pas encadrées par les notions de bien et de mal. Bien que ces dernières ne soient pas présentes dans le récit dans leur sens traditionnel, elles s'y retrouvent néanmoins, porteuses de significations qui ne peuvent être interprétées que lorsque l'on prend en considération la forme de vie. Ainsi, si on ne retrouve pas de « morale » à Norgris, on peut néanmoins estimer qu'il existe *des* morales, et que celles-ci fluctuent selon les circonstances.

Laugier, qui s'appuie notamment sur les travaux de Wittgenstein, convoque la vision pragmatique de ce dernier dans l'analyse de l'éthique. En effet, de même que les mots ne peuvent qu'être compris et interprétés dans leur usage, l'analyse de l'éthique doit prendre en compte les comportements et le langage de la vie courante[63]. La chercheuse donne l'exemple des choses que l'on peut qualifier de « bonnes », en affirmant que ces dernières, bien qu'entretenant des similitudes entre elles, ne sont pas liées par un seul élément commun[64].

Voici quelques occurrences du vocable « bon » présentes dans mon projet de création. À la page 13, il est question de « bonne » viande ; dans ce contexte, *bonne* signifie que la viande est comestible. À la page suivante, la « bonne direction » correspond à la destination de Sina. À la page 44, le « bon endroit » correspond à l'emplacement des organes dans l'abdomen. Le « mal », entendu comme valeur morale, est absent du texte. On l'associe plutôt à la douleur physique : l'accouchement fait « mal jusqu'à la folie » (p.31), les seins gorgés de lait sont douloureux (p.38), et la variation « maladie » est omniprésente.

On ne retrouve, à priori, aucun point commun entre les différentes instances de ce qui est bon. Pour ce qui est du mal, il réfère avant tout à la douleur physique. Dans ce cas, comment circonscrire les critères de définition de la morale ? Car comme le souligne Laugier, « [i]l n'y a pas de concepts moraux univoques qu'il ne resterait qu'à appliquer à la réalité pour délimiter des objets[65] ». Autrement dit, la morale ne saurait se satisfaire d'une définition contraignante qui permettrait de rendre intelligible l'ensemble des pensées et comportements

---

[63] Sandra, LAUGIER (2008). La volonté de voir : éthique et perception morale du sens. *Protée*, 36(2), p.92. https://doi.org/10.7202/019024ar.
[64] *Loc.cit.*
[65] *Ibid.,* p.93.

humains. Selon Laugier, il faudrait avoir recours à la particularisation plutôt qu'à la généralisation[66]. Inspirée par les travaux de Henry Frankfurt et Stanley Cavell, la chercheuse propose un angle d'approche centré sur la capacité perceptive des individus. Il n'y aurait alors pas de « morale » mais plutôt une « vision morale » de la réalité. Autrement dit, pour parler en termes wittgensteiniens, la morale est un « voir-comme » qui fait apparaître, sous l'œil et l'esprit, l'agir comme une manifestation des valeurs, des valorisations, bref de ce qui compte. Aucune situation, pensée ou action n'est alors fondamentalement bonne ou mauvaise. C'est le *regard* qu'on porte sur les situations qui leur confère une valeur morale. Le cœur de l'éthique se situerait dans « ce qui compte[67] » pour chaque personne ; bref, dans les choses qu'elle estime importantes. Si cette perspective permet de rendre compte de la multiplicité des configurations morales chez les êtres humains, elle ne néglige pas l'arrière-plan commun à ces configurations. En effet, leur lisibilité et leur possibilité d'expression dépend de la forme de vie[68]. Il est impératif de prendre en considération cet arrière-plan si l'on souhaite se pencher sur les considérations morales mises à l'œuvre dans le texte à l'étude.

L'approche sémiotique de Laugier, particulariste, me permet d'analyser l'éthique *en situation* sans tomber dans le piège de l'universalisme, qui ne rendrait pas compte de la multiplicité des visions morales. Avant d'analyser comment de telles visions se manifestent dans le texte, rappelons que la forme de vie dont j'ai tracé les contours est construite autour de la primauté de la survie. Dans cette forme de vie, des caractéristiques telles que l'adaptabilité, la vigilance et l'égoïsme deviennent des vertus indispensables au maintien de

---

[66] *Loc.cit.*
[67] *Loc.cit.*
[68] *Ibid.*, p.94.

la vie. C'est sur ce cadre que se portent les différentes visions morales endossées par les personnages.

Repérer toutes les manifestions de la morale dans le texte excéderait nos besoins, aussi vais-je me pencher sur un seul thème. Dans les prochains paragraphes, j'observerai comment se construisent les visions morales dans des situations où la mort est en jeu, et plus précisément les attitudes qu'adoptent les personnages face à celle-ci.

À la page 19, Sina, témoin d'un meurtre, exprime sa confusion : « Lorsqu'une ombre s'approcha du meurtrier par derrière, elle sut qu'elle verrait, une fois de plus, l'une de ces scènes de chasse dont elle ne saisissait pas qui était le prédateur, qui la proie. » S'ensuit une réflexion à propos de la logique de la chaîne alimentaire, qui semble ne pas s'appliquer à la scène qu'elle observe. Ce passage révèle que pour Sina, l'acte de tuer est justifié tant qu'il s'inscrit dans le paradigme de la chasse et qu'une espèce s'en prend à une autre espèce. La mort est alors un acte productif, en ce sens qu'elle produit une ressource alimentaire nécessaire à la subsistance. Le double meurtre auquel Sina assiste ne correspond pas à ce paradigme. Un homme tue sa victime puis urine sur son corps, avant de se faire tuer à son tour. Il n'est alors plus question du jeu de langage de chasse, mais plutôt de celui de la violence, d'autant plus que les auteurs de cette violence s'attaquent à leur propre espèce. Cela laisse deviner une forme de vie qui différencie la chasse de la violence.

L'emploi du mot « violence », absent du passage sur la chaîne alimentaire, mais utilisé pour décrire les actes des deux meurtriers, trace d'ailleurs une frontière entre une mort utile et une mort gratuite. Cette frontière, c'est la *perception* de Sina qui la trace.

Cette scène se termine lorsque Sina, qui en a « assez vu », quitte les lieux. Si, plus tôt, le personnage intellectualise ce qu'il voit, son refus soudain d'en voir plus suggère un inconfort moral. « Sens et sensibilité[69] » s'allient de façon à produire une vision morale qui teinte son regard. Le sens (dans son acception *raison)* lui permet de catégoriser la mort selon le contexte dans lequel elle survient. La sensibilité réfère aux réactions physiques et instinctives suscitées par la vision de la violence.

J'ai évoqué la destruction dite productive (mort = ressources alimentaires) et la destruction négative (mort gratuite). Cette division conceptuelle est aussi adoptée par Wilfride lorsqu'il est question des cadavres qu'il faut brûler. Par exemple, après l'incinération, les ossements sont recueillis et réduits en poudre de façon à produire un engrais pour la terre. Les cendres, quant à elles, ne servent à rien, ce qui, selon Wilfride, constitue une forme de gaspillage. (p.64) La mort ne suscite donc pas qu'une seule attitude : elle suscite des pensées et des comportements compartimentés en fonction de ce qu'il est possible, ou pas, d'en tirer.

Observons maintenant la pratique du brasier mortuaire en tant que tel. Ce dernier est perçu comme nécessaire, puisqu'il permet de réduire les risques de contamination du sol et de l'eau et, incidemment, de la population paysanne. On n'incinère pas les corps dans le but de leur offrir une fin digne. D'ailleurs, on les manipule sans délicatesse : « Elle tirait les corps dans le cercle les uns après les autres, machinale, sans faire la différence entre les bras et les jambes, la tête et les pieds. » (p.62) Les cadavres ont perdu leur humanité pour devenir une

[69] *Ibid.*, p.94.

masse inerte et indifférenciée. Cette perception est le résultat d'un effort conscient. En effet, Wilfride « ne s'attardait jamais sur la singularité des corps ni sur leur visage. » (p.59) Si elle s'y appliquait, elle remarquerait les particularités qui faisaient de ces objets inanimés des vies humaines. L'invention d'un nouveau mot pour décrire le brasier mortuaire renforce cette idée :

> La brûlaison : un mot que les paysans avaient inventé pour désigner l'action de brûler les cadavres, car ce n'était pas un feu ordinaire, et qu'on ne pouvait pas parler de brûler des corps comme on brûle une chandelle ou qu'on brûle le ragoût, et qu'il fallait bien un mot pour chaque chose.

L'usage des mots est intimement lié à l'expression morale : la façon dont nous parlons de nos expériences correspond aussi à une manière de les structurer conceptuellement[70]. D'un côté, on affirme que les corps ne sont que des « carcasses » (p.54), ce qui revient à les déshumaniser. D'un autre, l'invention d'un nouveau terme, que l'on distingue du feu qui sert à brûler des objets inanimés, souligne le fait que les corps ne sont pas tout à fait objets, et qu'ils possèdent malgré tout un statut spécial. Cette tergiversation conceptuelle rend explicite le caractère variable de la vision morale, laquelle subit des transformations constantes sans pour autant être incohérente.

À la lumière de ces observations, je peux conclure que l'être humain, tel qu'il pourrait exister dans l'univers de *Norgris*, n'obéit pas à des principes moraux figés. Au contraire, ceux-ci sont malléables. Ils résultent largement du contexte général de survie dans lequel ils

---

[70] *Ibid.*, p.99.

s’imbriquent. En outre, leur variabilité dépend des situations particulières qui affectent les êtres humains au quotidien. La nature prescriptive de la morale (« tu dois ») bascule vers un « il faut » imposé par l’impératif de survie, lequel a pour effet d’ancrer les individus dans le présent. Lorsque l’avenir entre en jeu, il est d’ordre matériel : il ne relève pas du domaine spirituel ou religieux, mais plutôt de données pragmatiques telles que la disponibilité des ressources. Le bien et le mal quittent le domaine de l’abstraction, prenant une dimension concrète.

CONCLUSION

Un univers fictionnel de fantasy qui n'adhère pas aux codes traditionnels et qui, de fait, déroge à l'horizon d'attente, pourrait donner une impression de désordre. Cela est d'autant plus vrai s'il s'agit de susciter volontairement un effet de défamiliarisation. Or, avec l'aide de la méthode heuristique[71] de Wittgenstein, j'ai pu dégager la structure qui soutient un tel univers. Ce dernier, loin d'être anarchique, s'érige sur un arrière-plan cohérent dont les caractéristiques s'articulent autour d'une forme de vie donnée. Bien que le cadre littéraire où se dessine cette forme de vie en limite la complexité, il n'en demeure pas moins qu'il constitue un matériel qu'il est possible d'analyser.

Au moyen des outils d'analyse qui ont été définis dans le premier chapitre, j'ai fait ressortir trois jeux de langage. Leur hétérogénéité, loin de représenter une lacune, révèle plutôt le fil conducteur qui les unit. D'abord, avec le jeu de langage de l'habillement, j'ai été en mesure d'établir de nombreuses inférences sur le mode de vie des habitants de Norgris. En effet, les vêtements tiennent lieu de signes[72] à partir desquels il est possible de faire des suppositions sur divers aspects de la « vie » des personnages. J'ai constaté que la fonction principale de l'habillement est son utilité. L'habillement doit avant tout être fonctionnel. Dans un univers où l'environnement est hostile et où les autres représentent tous une menace potentielle, l'individu n'a d'autre choix que d'opter pour des vêtements qui maximiseront ses

---

[71] Sabine, PLAUD, *op. cit.*, p.124.
[72] Roland, BARTHES, *op. cit.*

chances de survie. De plus, en raison de la division clanique de la population, l'habillement permet d'identifier l'appartenance des personnages aux différentes factions. Notons que cette identification est en partie accidentelle ; les membres des clans ne s'habillement pas différemment pour prouver leur allégeance, mais bien parce qu'ils ont chacun une manière d'habiter le monde qui implique une idéologie distincte. Cette dernière s'inscrit notamment dans les accessoires. Par exemple, les Muets dissimulent leur visage derrière voiles et foulards car ils se méfient de la communication verbale et de ce que leur expression faciale peut exprimer. L'habillement implique, de même qu'il influence, le rapport à autrui. Finalement, le genre n'a qu'une incidence limitée sur les morceaux que portent les personnages. La jupe ou la robe, par exemple, ne sert pas à préserver la pudeur des femmes ou à avantager leur silhouette. Elle a plutôt pour fonction d'offrir de l'espace pour transporter ou cacher des objets, voire pour embrouiller le regard d'autrui lorsqu'il s'agit de deviner quel mouvement on s'apprête à effectuer.

Il est aussi possible de tirer un réseau d'inférences à partir de la façon dont les individus s'appellent et s'interpellent, étudiée dans la partie sur le jeu de langage de la dénomination. La suppression du patronyme, présent dans le jeu de la dénomination tel qu'on le connait, en dit long sur l'organisation sociale de Norgris. Sa disparition implique une manière différente de classer les individus[73] dans la société. L'unité familiale en tant que constituant de l'identité est évacuée de l'équation. Il en est de même pour le caractère patriarcal de la dénomination : on ne porte plus le nom du père mais bien le nôtre, sans plus.

[73] Christian, BROMBERGER, *op. cit.*, p.122.

Par ailleurs, ce nom n'est pas fixe. Il peut être modifié selon notre envie, comme c'est le cas pour Létale, ou parce que notre entourage décide qu'il ne convient plus. Telle est l'expérience de Grida, qui a été affublée de nombreux noms avant que ce dernier ne parvienne à sa forme actuelle. L'absence de régulation autour de la dénomination laisse entendre que l'individu échappe au contrôle du pouvoir, quel que soit la forme que celui-ci prend dans la société qu'est Norgris.

Finalement, j'ai ciblé le jeu de langage de la perception, particulièrement fécond. J'ai élargi la perception aux cinq sens de façon à comprendre *pourquoi* les personnages interagissent avec leur environnement comme ils le font. Mon analyse m'a permis de constater qu'il ne suffit pas de « voir pour le croire » : une incertitude fondamentale semble s'accrocher à ce qui est visible, si bien que la vue en elle-même ne constitue qu'un morceau du casse-tête. Afin interpréter efficacement leur monde, les personnages doivent aussi se fier à leur ouïe, leur toucher, leur goût et leur odorat. Ces données sensorielles se complètent ou se contredisent, illustrant la complexité du rapport entre les corps, la conscience et l'environnement physique.

L'habillement, la dénomination et la perception représentent chacun un fragment de l'existence que mènent les personnages de *Norgris*. La façon dont les personnages s'habillent, s'appellent et s'interpellent, de même que leur manière de voir leur monde, est en partie régie par l'impératif de survie. J'aurais probablement obtenu le même résultat en sélectionnant des jeux de langage complètement différents. Le motif de la préservation de soi, explicitement nommé ou non, traverse l'ensemble du récit. Il compose le cœur de la

forme de vie en laissant son empreinte sur tous les jeux de langage, lesquels, à leur tour, sont interprétés en fonction de cette forme de vie.

Dans le troisième et dernier chapitre, je me suis basée sur les analyses des jeux de langage et sur le portrait général de la forme de vie pour établir quatre propositions circonscrivant la conception de l'être humain qui sous-tend le texte. Ces observations s'inspirent du concept *d'image du monde* de Wittgenstein, soit un ensemble de certitudes fondamentales qui forment le soubassement de nos croyances et qui font l'objet d'un consensus[74]. Elles sont en relation directe avec la notion de survie, que j'ai désignée comme motivation principale chez les habitants de Norgris. D'abord, la première proposition établit un lien entre Norgris et l'état de nature hobbesien, lequel stipule que l'être humain est fondamentalement égoïste. Cette affirmation vient du fait que les habitants, dans un environnement où les ressources sont limitées et où les individus sont en compétition les uns contre les autres, doivent élever leur propre préservation au sommet de leurs priorités. L'égoïsme généralisé a pour effet que les gens ne peuvent accorder leur confiance à autrui, du moins pas sans prendre de risques. Cette méfiance instinctive s'inscrit jusque dans le langage : les Muets se taisent car la parole même représente une faille que l'autre peut exploiter. Son influence ne se limite toutefois pas aux Muets, puisque la majorité des interactions se déroulent sous le signe de la suspicion. La notion de rapports de places[75] a été, à cet égard, très révélatrice, puisqu'elle a contribué à éclairer la dynamique particulière qui opère de réplique en réplique.

---

[74] Sabine, PLAUD, *op.cit.*, p.265.
[75] François, FLAHAUT, *op. cit.*

L'omniprésence de la violence, ainsi que l'hypervigilance qu'elle cause, place l'être humain dans une position précaire. S'il possède le potentiel de blesser, l'autre a le même pouvoir sur lui[76]. Avec la nécessité de lutter vient la nécessité de se protéger. L'humain est alors foncièrement vulnérable, lié à l'autre dans la précarité. De là provient l'idée d'interdépendance exprimée par Butler, qui défend l'idée que l'être humain dépend de ce qui est hors de lui pour (sur)vivre. Les conditions de vie de Norgris exacerbent ce phénomène.

L'expression de la morale est contingente aux conditions d'existence avec lesquelles les habitants de Norgris doivent composer. Il en résulte donc une éthique concrète, ancrée dans le quotidien et délivrée des principes abstraits de bien et de mal. La morale évolue et s'adapte aux situations et à leurs contextes, d'où l'appellation de « vision morale » proposée par Laugier. Cette vision, subjective, correspond au regard que les personnages jettent sur leur monde. Elle est aussi areligieuse : elle impose au « bon » et au « mauvais » une plasticité qui répond aux besoins immédiats des individus. Autrement dit, on ne saurait la réduire à une définition universelle ou à un ensemble de prescriptions et de proscriptions.

La transformation des jeux de langage me laisse croire à l'atteinte de mes objectifs quant à la partie création de ce mémoire. J'ai pris, comme point de départ, quatre archétypes féminins : la femme sauvage, la femme passive, la femme mystérieuse et la paysanne. Coste souligne qu'il « est impossible de créer une forme de vie de toutes pièces, mais [qu']il n'est pas impossible de réaménager une forme de vie.[77] » Cette affirmation vaut aussi pour les personnages. Même en nous efforçant de créer des personnages complètement

---

[76] Judith, BUTLER, *op.cit.*, p.47.
[77] Florent, COSTE, *op.cit.*, p.194.

uniques, nous n'avons d'autre choix que de recourir à un langage dont les usages sont rattachés à des normes. Néanmoins, « les usages ne sont pas définitivement chevillés à des mots, et à force d'en user, nous pouvons nous seulement infléchir les usages et leurs mots, mais les travailler pour les démotiver, les dissocier, les perturber, les détraquer […].[78] » C'est donc qu'il est possible de recourir à un langage et à des codes préexistants sans se limiter aux horizons qu'ils impliquent. Tel était l'objectif au cœur de mon projet de création.

À cet égard, l'écriture a posé quelques défis, en particulier par rapport aux descriptions des personnages. Je ne voulais pas que des charges symboliques se glissent inopportunément dans les descriptions à travers le vocabulaire employé. Par exemple, la chevelure blanche de Popessa ne devait pas renvoyer à un symbole de pureté ou de propreté, puisqu'une telle association n'a pas de raison d'être dans mon univers. Il en est de même pour Sina. Le regard de cette dernière sur son environnement passe beaucoup par une forme d'intuition sensorielle. De plus, elle est représentée comme étant particulièrement agile. Il fallait alors m'assurer de ne pas reconduire, même involontairement, la vision stéréotypée et pour le moins raciste de « l'étrangère » bestialisée et inférieure car éloignée de la civilisation. Autrement dit, mon travail d'écriture était guidé par la volonté de détourner certains référents du sens qu'ils peuvent véhiculer dans notre imaginaire collectif.

Déjouer les archétypes littéraires signifiait, pour moi, d'accorder aux personnages une agentivité qui les libère de leur parcours narratif attendu. En effet, les quatre personnages démontrent une agentivité qui dément le caractère prédestiné de leur archétype

---

[78] *Ibid.*, p.171.

correspondant. Cette agentivité se manifeste notamment dans la curiosité que les personnages ressentent pour l'autre, quelle que soit la forme que cet autre peut prendre : Sina est captivée par la ville sur la montagne ainsi que par ses occupants, dont elle observe les ressemblances et les différences avec son propre peuple ; Leda cherche un refuge à l'extérieur de ce qu'elle connait, tâtonnant au-delà des limites de son clan et des interdits liés à la parole ; Létale nourrit le rêve d'une société moins cruelle et moins divisée en recourant à l'espoir comme moyen d'action ; finalement, Wilfride se rebelle contre le *statu quo* de sa condition de paysanne, les actions quotidiennes se transformant en petites révoltes.

Un constat ressort de ma démarche d'écriture : la subversion des archétypes implique la subversion du langage. Comment libérer les personnages de l'emprise de leur archétype si on ne les libère pas, du même coup, d'un langage qui impose ses normes ? L'écriture de ce projet m'aura aidé à prendre conscience des sens qui se terrent parfois à notre insu dans la langue, certes, mais encore plus de notre pouvoir sur ces sens, qui n'ont pas à rester figés.

RÉFÉRENCES THÉORIQUES

BARTHES, Roland (1967), *Le système de la mode*. Paris, Éditions du Seuil, 326 p.

BOUVERESSE, Jacques (2007), *Essais. III, Wittgenstein et les sortilèges du langage*, Paris, Agone, 250 p.

BROMBERGER, Christian (1982), Pour une analyse anthropologique des noms de personnes*. In: Langages*, 16e année, n°66. Le Nom Propre

BUTLER, Judith (2010), *Ce qui fait une vie essai sur la violence, la guerre et le deuil*. Zones, Paris, 177 p.

CHAUDET, Chloé (2021), « De l'enchantement à l'engagement », *Acta fabula*, vol. 22, n° 4, Notes de lecture, Avril 2021, URL : https://www.fabula.org/revue/document13545.php, consulté le 04 Novembre 2025, DOI : 10.58282/acta.13545

COSTE, Florent (2017), *Explore. Investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, 420 p.

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 315 p.

FLAHAULT, François (1978), *La Parole intermédiaire*. Paris, Éditions du Seul, 242 p.

HAMON, Philippe (1993), *Du descriptif*, Paris, Hachette, 247 p.

HOBBES, Thomas (1642), *Le citoyen, ou Les fondements de la politique*. J.-M. Tremblay. [2002] **http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.hot.cit**

MICHAUD, Thomas (2021), « Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement. Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction.* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 13 décembre 2021, consulté le 04 novembre 2025. URL : http://journals.openedition.org/lectures/53125

PLAUD, Sabine (2017), *Ludwig Wittgenstein. Sortir du labyrinthe*, Paris, Éditions Belin (coll. « Le chemin des philosophes), 286 p.

SAUVIRÉ, Christiane (2004), *Le moment anthropologique de Wittgenstein*, Paris, Kimé, 148 p.

SCHIELE, Marie (27 avril 2020), *Roland Barthes, Système de la* Mode (1967). Sartoria.

SIESS, Jürgen et HUTIN, Séverine, « Le rapport de place dans l'épistolaire », *Semen* [En ligne], 20 | 2005, mis en ligne le 02 février 2007, consulté le 16 juin 2025. URL : http://journals.openedition.org/semen/1073; DOI : https://doi.org/10.4000/semen.1073

WITTGENSTEIN, Ludwig (1969), *De la certitude*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de philosophie »), 211 p.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1953), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 372 p.

XANTHOS, Nicolas (2025), Jalons pour une sémiotique littéraire wittgensteinienne. Dans Amir Biglari (Ed.), *La Sémiotique et ses horizons* (pp. 235-247). L'Harmatta